

avril 1989

REVUE

de la Société historique du Madawaska



La vie au Madawaska 1785 - 1985
fresque historique de Claude Picard

Présentation

Il nous fait plaisir de vous présenter ce Volume XVII, Numéro 1 de la **Revue de la Société historique du Madawaska**.

Ce numéro est tout à fait spécial. Il a un sujet unique: **La Vie au Madawaska 1785-1985**. Cette fresque historique du peintre Claude Picard a été exécutée à l'occasion du bicentenaire de l'arrivée des premiers Français au Madawaska. Cette fresque est exposée dans la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville d'Edmundston. La Société historique du Madawaska veut par ce numéro rendre hommage à M. Claude Picard et en même temps donner à la population une explication de chacune des scènes représentées sur la fresque.

Plusieurs personnes ont contribué à la préparation des textes. Nous désirons les remercier sincèrement. Il s'agit de Sr Georgette Desjardins, r.h.s.j., Sr Simone Re, f.d.l.s., M. Claude Picard, Mad. Nicole Lang, M. Jean-Guy Poitras, M. Guy R. Michaud et M. Richard Therrien. Nous voulons remercier également Sr Bertilde Beaulieu, qui a fait la correction des textes. Les photos sont de M. Mike Jessop du Studio Laporte.

Nous sommes assurés que nos lecteurs liront cette Revue avec plaisir. C'est une oeuvre artistique à conserver.

Jacques G. Albert
président du comité de Publication

**Revue
de la Société historique
du Madawaska**

Comité de rédaction

Jacques G. Albert, président
Adrien Bérubé
Benoît Bérubé
Georgette Desjardins, r.h.s.j.

**Bureau de direction
de la Société historique
du Madawaska**

Président

Guy E. Bouchard

Président sortant

Jacques G. Albert

Vice-président

Cyrille Simard

Trésorier

Gérard Losier

Secrétaire des réunions

Bruno Poirier

Secrétaire à la correspondance

Huguette Smyth

Agent d'information

Jacques Lemieux

Directeurs

Georges Cyr
Jacques Corbin
Monique Plourde
Normand J. Pelletier
Conrad Soucy

ISSN: 9926-6156
Sans publicité

Volume XVII, No 1

janvier-mars 1989

SOMMAIRE

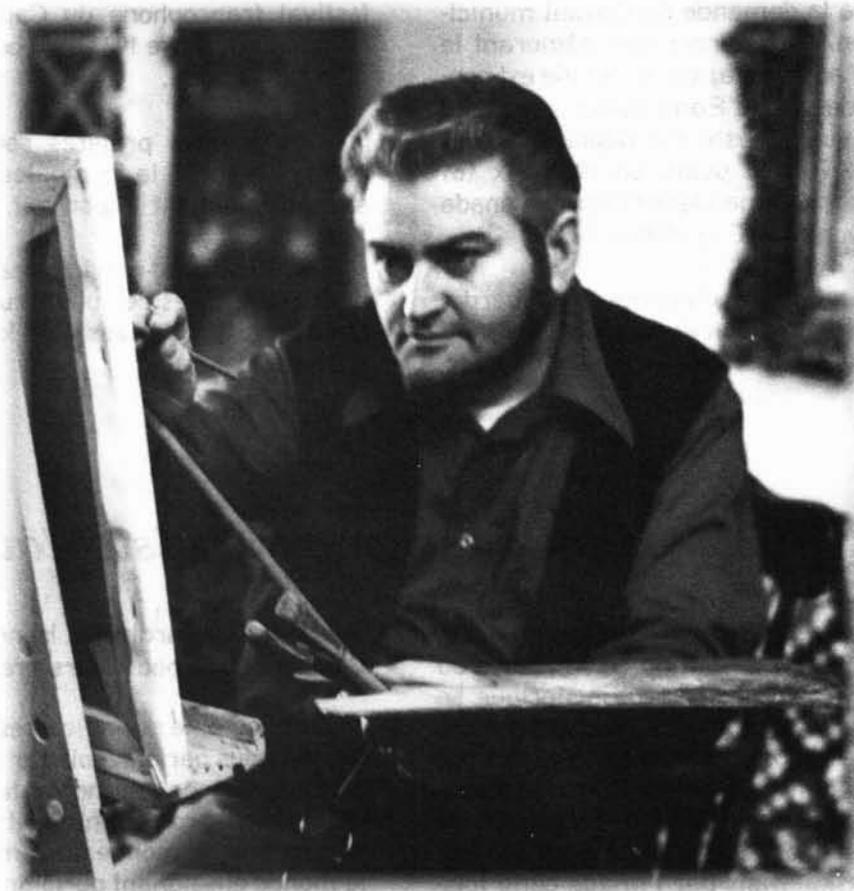
Présentation.....	1
Biographie - Claude Picard.....	3
Explication de la murale historique.....	4
Les pionniers madawaskayens.....	6
L'accueil des Malécites.....	7
Un paradis de chasse et de pêche.....	8
L'installation: construction d'un logis.....	10
La vie religieuse.....	11
La première génération de jeunes Madawaskayens.....	12
Le Fort du Petit-Sault.....	13
La vie à la campagne.....	15
Le portage.....	18
Le médecin de campagne.....	19
La petite école des rangs.....	20
L'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Saint-Basile, N.-B.....	21
La prohibition.....	23
L'avènement des chemins de fer.....	25
Le Journal Le Madawaska	26
S. Catherine du Sacré-coeur (Edith Marquis).....	27
Les arts visuels.....	30
L'industrie forestière.....	32
La ploye de sarrasin.....	34
Le sport au Madawaska.....	36
La culture de la pomme de terre.....	37
L'artisanat: le tissage.....	39
La petite histoire de la musique du Madawaska.....	41
La sucrerie ou l'érablière.....	43

COTISATION

Membres étudiants.....	8,00\$
Membres adultes.....	20,00\$
Membres adultes (couples - deux droits de vote et un abonnement à la Revue).....	25,00\$
Membres de soutien (Associations, bibliothèques, groupes).....	40,00\$
Membres à vie.....	200,00\$
Membres à vie (couples).....	250,00\$
Membres à vie corporations.....	400,00\$
Municipalité.....	25,00\$
	+ un cent per capita

Faire vos chèques ou mandats-poste à:
La Société historique du Madawaska Inc.
C.P. 474, Edmundston, N.-B.
E3V 3L1

Biographie Claude Picard



Né à Edmundston, N.-B. en 1932, Claude Picard débuta très tôt sa carrière d'artiste-peintre. Dès l'âge de 13 ans, alors qu'il venait de remporter un prix national dans un concours de dessin, il recevait ses premières commandes d'importance dans le domaine du portrait.

Mentionnons, parmi ses meilleurs portraits: ceux des sénateurs David Croll et Allister Grosart de Toronto, Ontario; A.N. McLean de St-Jean, N.-B.; l'ancien lieutenant gouverneur du N.-B., l'hon Hédard J. Robichaud; l'archevêque J.A. Plourde d'Ottawa; l'architecte Stanley Emmerson de St-Jean, N.-B.; Mme Wanda Llewellyn de Frédéric- ton; M. Martin Légère de Caraquet, N.-B.; Dr Marguerite Michaud de Frédéric- ton; les anciens rec- teurs et chancelliers de l'Université de Moncton; les portraits historiques au Musée de Hartland, N.-B.; et au Temple de la Renommée Sportive d'Edmundston, N.-B.; au temple de la Renommée de Mik Marketing, Sussex, N.-B., ainsi qu'à la cathédrale de Moncton, N.-B. ses tableaux se trou-

vent à plusieurs galeries; la Bibliothèque Nationale à Ottawa; la Galerie Beaverbrook de Frédéric- ton (collection permanente), la Banque d'art du N.-B., la Galerie de la Confederation Center, Charlotte- town, I.P.E., au Sénat Canadien d'Ottawa, à la Législature du N.-B., l'hôpital Chalmers et le Cen- tre Communautaire Français de Frédéric- ton, ainsi qu'au siège social de la F.C.C.F. au Manitoba.

Ses premières leçons de dessins lui furent don- nées par le Dr. P.C. Laporte d'Edmundston. Pen- dant ses études au secondaire d'Edmundston, M. Picard fit des études auprès de la International Cor- respondence School (Scranton, Pa. E.-U.). Après avoir obtenu un B.A. au Centre Universitaire St- Louis-Maillet d'Edmundston, il fit un voyage d'étude en Europe, séjournant en Italie, en France et en Espagne de 1956 à 1959.

M. Picard réalisa plusieurs murales: à l'église de Lamèque, N.-B. et au Collège Communautaire du N.-B. d'Edmundston. En 1965, il remporta le tro-

phée pour la meilleure présentation visuelle d'une comédie de Molière au N.B. Drama Festival à Fredericton. Il créa pour Noël 1972, une crèche pour la Cathédrale d'Edmundston laquelle attire un nombre imposant de visiteurs chaque année. En 1985, M. Picard peint, à la demande du Conseil municipal d'Edmundston, une murale commémorant le bicentenaire du Madawaska; cette murale est conservée à l'Hôtel de ville d'Edmundston. Gagnant d'un concours en vue d'illustrer la Déportation des Acadiens, Claude Picard peint, en 1987, six (6) tableaux historiques commandés par Parcs-Canada pour l'église-souvenir de Grand-Pré, N.-É.

Pendant une quinzaine d'années, M. Picard a enseigné l'art à Edmundston et dans plusieurs villes du Maine, E.-U. Il donna des ateliers et démon-

trations sur le portrait à la télévision des deux réseaux nationaux, anglais et français de Radio-Canada, au Centre Culturel de Rivière-du-Loup, au Arts & Crafts Festival (Presque Isle, Maine, au festival des Métiers d'Art à Campbellton, N.-B. et au festival francophone du Cap St-Georges, Terre-Neuve. En octobre 1982 il fut boursier du Conseil des Arts du Canada.

Ses thèmes préférés sont les scènes de la nature: la forêt, la ferme, les cours d'eau, la mer et, naturellement le portrait.

M. Picard est marié à Jeanne Soucy et père de deux filles. Il réside au 227, rue Principale à Saint-Basile, N.-B. (5 milles ou 8 kilomètres au sud-est d'Edmundston).

Explication de la murale historique

La murale présentée dans cette revue a été conçue et réalisée à l'occasion du bicentenaire du Madawaska en 1985. Cette fresque historique se veut un hommage à nos pionniers, nos défricheurs, nos missionnaires, nos bâtisseurs. Elle définit l'altruisme, l'abnégation, le courage, la tenacité, le dévouement et l'ardeur au travail de ceux qui nous ont précédés. C'est une réédition en résumé de l'histoire du Madawaska, mais par l'image cette fois-ci. Cette murale, qui mesure environ 2.1 m. X 2.3 m. (7' X 7½') est exposée en permanence à la salle du conseil municipal d'Edmundston.

Avant d'effectuer cette oeuvre, l'artiste a dû faire de nombreuses esquisses au crayon, faisant parfois appel à un modèle vivant pour traduire avec le plus de justesse possible, l'expression corporelle de chaque personnage. Quand son ébauche le satisfaisait, il la découpait et l'ajoutait à un collage où les personnages, disposés en petits groupes, semblaient s'harmoniser dans leurs rapports entre eux ou avec le travail auquel ils s'adonnaient. Une fois la composition réglée, il refaisait le dessin au complet et le coloriait à la gouache pour compléter son esquisse. À la fin, il traçait les contours au fusain sur sa toile et peignait les détails au pinceau, s'inspirant de l'esquisse comme modèle: un projet de plusieurs mois de travail, sans compter les semaines de préparation avant d'aboutir au résultat final. Il s'est inspiré du livre de T. Albert, **Histoire du Madawaska**, et des articles publiés dans la revue de la Société historique du Madawaska. L'artiste désire remercier Mgr E. Lang, M. Oneil Clavet, S.

Georgette Desjardins, S. Henriette Raymond et M. Conrad Soucy pour leurs précieux avis.

L'ensemble du tableau est constitué de 24 scènes qui nous parlent, soit par un événement ou une période donnée de notre histoire, soit par les métiers ou professions, soit par les bâtisses ou entreprises, le monde du commerce et des loisirs, le monde enseignant ou soignant, la vie religieuse, la flore, la faune, nos traditions, nos coutumes, notre folklore et notre territoire. De nombreux autres entreprises, personnages ou événements auraient pu être représentés, mais il était impossible de tout mettre dans une murale de ce genre.

Description générale

- 1 Les personnages: la murale nous parle par les groupes au nombre de 24 (moins celui qui est constitué par la faune madawaskayenne). Ils sont présentés par groupes de trois ou quatre personnages, parfois plus: donc une centaine en tout.
- 2 Les bâtisses (une quinzaine), qui servent très souvent de décor aux différents groupes. On pourra reconnaître aisément plusieurs de ces bâtisses: le couvent des Hospitalières de Saint-Joseph, le Centre universitaire Saint-Louis-Maillet, le musée du Madawaska, le fort du P'tit-Sault (disparu en 1868), la chapelle primitive de Saint-Basile, le forum d'Edmundston, la gare du Canadien Pacifique, un pont couvert, etc.

- 3 Les animaux (23 espèces), qui contribuent à exprimer une joie de vivre simple et vraie.
- a) animaux domestiques: le chien, le chat, le cheval, la vache, le boeuf, les moutons, les porcs, les oies et les poules.
- b) bêtes sauvages: le porc-épic (notre symbole), le chevreuil, l'orignal, le castor, le lièvre, la mouffette, le tamia (suisse), ainsi que plusieurs espèces d'oiseaux: le merle rouge, l'hirondelle, la mésange, la perdrix, le canard, le geai bleu, etc.
- 4 Les représentants des métiers ou professions: menuisier, docteur, journaliste, prêtre, religieuse, commerçant, trappeur, cheminot, bûcheron, draveur, fermier, tisserand, sculpteur, peintre, enseignant, journalier, courrier, etc.
- 5 Les entreprises: la foresterie (scierie Murchie, devenue par la suite la Cie Fraser); les communications (lignes de chemin de fer, notre hebdo); les tisserands du Madawaska, les institutions hospitalières, la Foire brayonne, les commerces (pelleterie, artisanat indien), le "bootlegging" ou contrebande de boissons alcooliques; l'agriculture (semence, récolte, la ploye); les loisirs et les sports (le Mont-Farlagne), le terrain de golf, etc.); le centre diocésain, la vie scolaire (de la petite école du rang à l'éducation supérieure), le domaine militaire (fort du P'tit-Sault), etc.
- 6 Instruments de travail, véhicules et autres: charrue à labourer, scie à bois, pompe à eau, séparateur (crèmeuse ou centrifuge), poêle à bois, métier à tisser et rouet, traîneau à chien (ou traîneau de M. Lude), le canot d'écorce,

l'automobile (Rumble Seat), l'alambic, un meuble à sculpter et un chevalet, la raquette, le canon et le fusil, l'arc et la flèche, la marmite, etc.

- 7 La couleur et les mouvements linéaires de la composition:

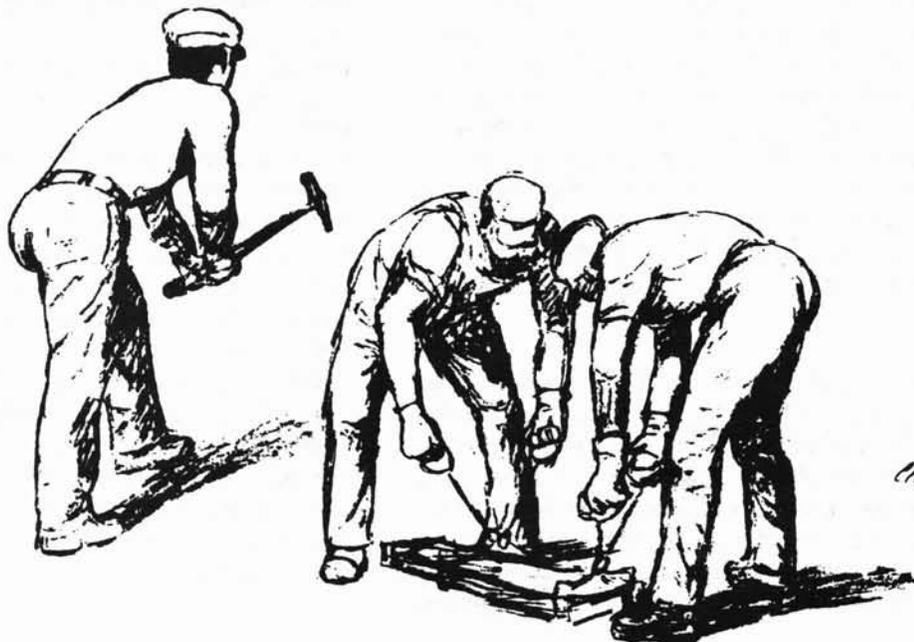
a) teinte gris-bleu dominante dans la murale: c'est la couleur des rivières, des lacs et des montagnes du Madawaska;

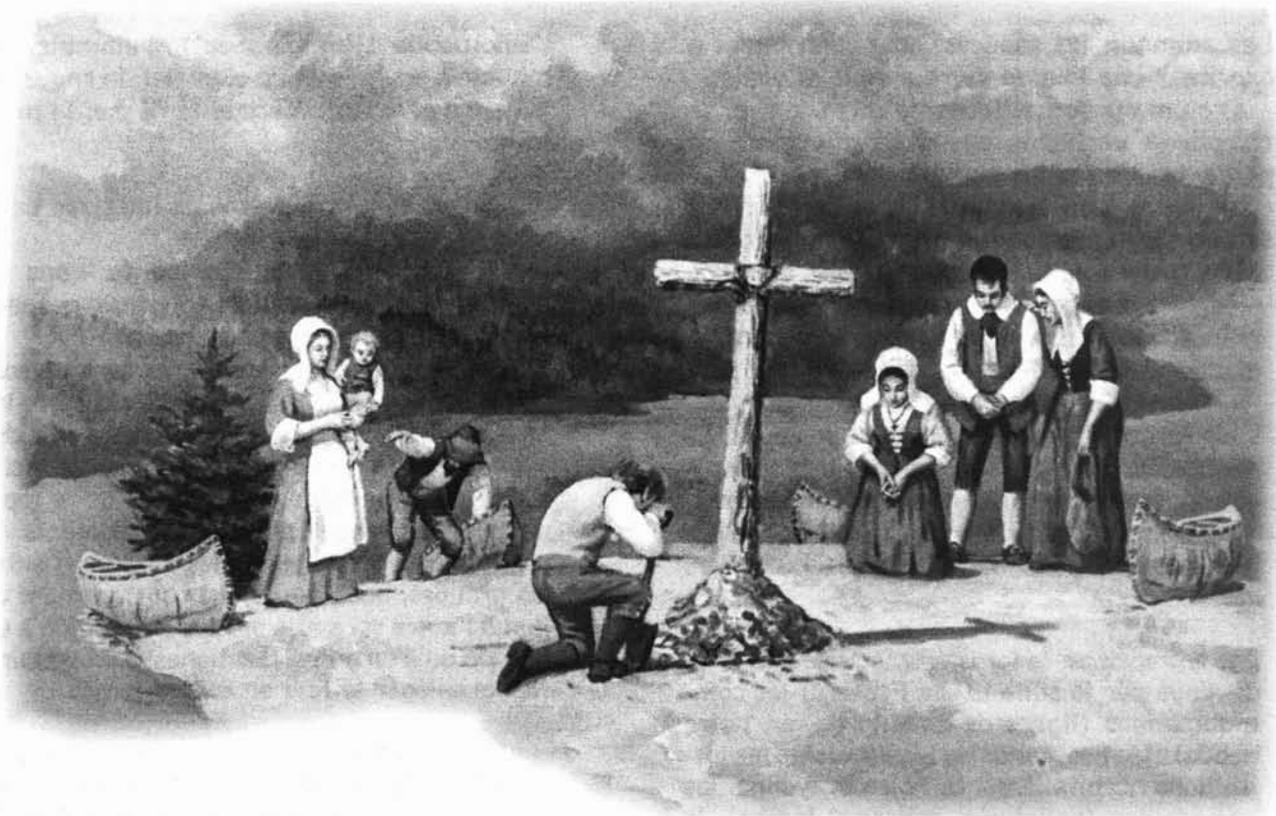
b) agencement des groupes: les groupes sont situés sur des îlots; les espaces libres entre les groupes sont occupés par des cours d'eau, des sentiers, des montagnes, qui sont les caractéristiques du paysage accidenté et de la topographie madawaskayenne. Ces éléments de paysages forment des lignes sinueuses entre les groupes, nous renvoyant constamment de l'un à l'autre sans attirer plus d'attention à un groupe qu'à un autre. Ces lignes semblent unifier et alléger le tout en même temps.

c) perspective des groupes: les scènes plus anciennes de l'histoire sont situées au haut de la murale, où les personnages sont plus petits de taille pour marquer l'éloignement par rapport au temps qui nous en sépare; les scènes plus récentes viennent vers les bas et les personnages progressent en taille pour souligner le rapprochement de ces événements plus près de notre temps.

- 8 Les saisons: L'on reconnaît dans les scènes chacune des saisons de l'année, soit par le décor ou par les périodes au cours desquelles se déroulent les activités.

Claude Picard





Les pionniers madawaskayens

Les premiers Blancs à s'établir au pays des Malécites sont des Acadiens, accompagnés de quelques amis canadiens, qui n'en sont pas à leur première expérience colonisatrice, puisque la plupart ont connu la déportation et l'exil. Après la tourmente de 1755 à 1763, ils se sont établis dans les "pays-bas" du fleuve Saint-Jean et le long du Kennebecassis. Or l'arrivée des Loyalistes en 1783 sème l'inquiétude et l'insécurité, spécialement parmi ceux qui ne détiennent pas les titres de leurs terres. Dépossédés encore une fois ou inquiets pour leur avenir et celui de leurs enfants, plusieurs chefs de famille décident de s'en aller fonder une nouvelle colonie loin de ces étrangers d'une autre langue et d'une autre religion. Pourquoi ce nouvel exode? Le désir de devenir propriétaires est certainement la grande raison. Cependant, une étude des requêtes adressées aux autorités de Québec et d'Halifax pour obtenir des terres au Madawaska révèle d'autres motifs:

Sauvegarde de leur identité française et catholique

Le 27 novembre 1783, le gouverneur Haldimand de Québec écrit au gouverneur Parr de la Nouvelle-Écosse que "Mercure the Acadian" lui a appris que plusieurs de ses compatriotes désiraient émigrer au Canada "for the sake of enjoying their religion with more liberty and less difficulty in procuring priests". Cette même préoccupation religieuse

incite également un groupe d'Acadiens du Kennebecassis à demander des terres au Madawaska en 1789; dans leur requête, ils ajoutent: "and in the superintendance of their children's education".

Besoins de sécurité et de paix

En 1784, des Acadiens de la rivière Saint-Jean déclarent dans leur requête qu'en plus de ne pas avoir l'assurance de devenir propriétaires des terres qu'ils occupent, ils ont perdu "l'espoir de vivre tranquillement en Acadie". Ayant obtenu, le 21 juin 1785, l'autorisation de s'établir au Madawaska, une douzaine de familles quittent Sainte-Anne-des-Pays-Bas (région de Fredericton) peu de jours après. Dès leur arrivée dans la nouvelle patrie, les premiers colons madawaskayens démontrent qu'ils sont fidèles à eux-mêmes. Leur premier geste est d'ériger une croix dans le sol de leur nouvelle patrie près du village actuel de Saint-David, au Maine. Ils s'empressent également de demander au curé de l'Isle-Verte de devenir leur pasteur. Nouveaux venus dans le territoire des Malécites, les pionniers reconnaissent et respectent les droits des premiers habitants du pays et se hâtent de nouer des relations amicales. La colonie du Madawaska, fondée sur des assises solides, pourra accueillir d'autres groupes d'Acadiens auxquels se joindront, dès les premières années, des Canadiens du bas Saint-Laurent.

G. Desjardins



L'accueil des Malécites

Les premières familles colonisatrices qui arrivent au Madawaska en 1785 auraient, selon la tradition, été bien accueillies par les malécites. L'abbé Thomas Albert présente le digne et éloquent chef François-Xavier comme le bienfaiteur et le protecteur des nouveaux venus. Comment expliquer cette grande générosité des Madawaskaks envers des étrangers? Peut-on y croire alors que l'on sait qu'une vingtaine d'années auparavant, les Amérindiens, se sentant menacés par les chasseurs et les commerçants de plus en plus nombreux à subir l'attrait de la région, portent plainte au gouvernement de Québec qui, en 1765, interdit aux Canadiens la chasse dans le territoire. Qu'ils nous soit permis d'émettre quelques hypothèses sur l'évolution des attitudes et des mentalités entre 1765 et 1785.

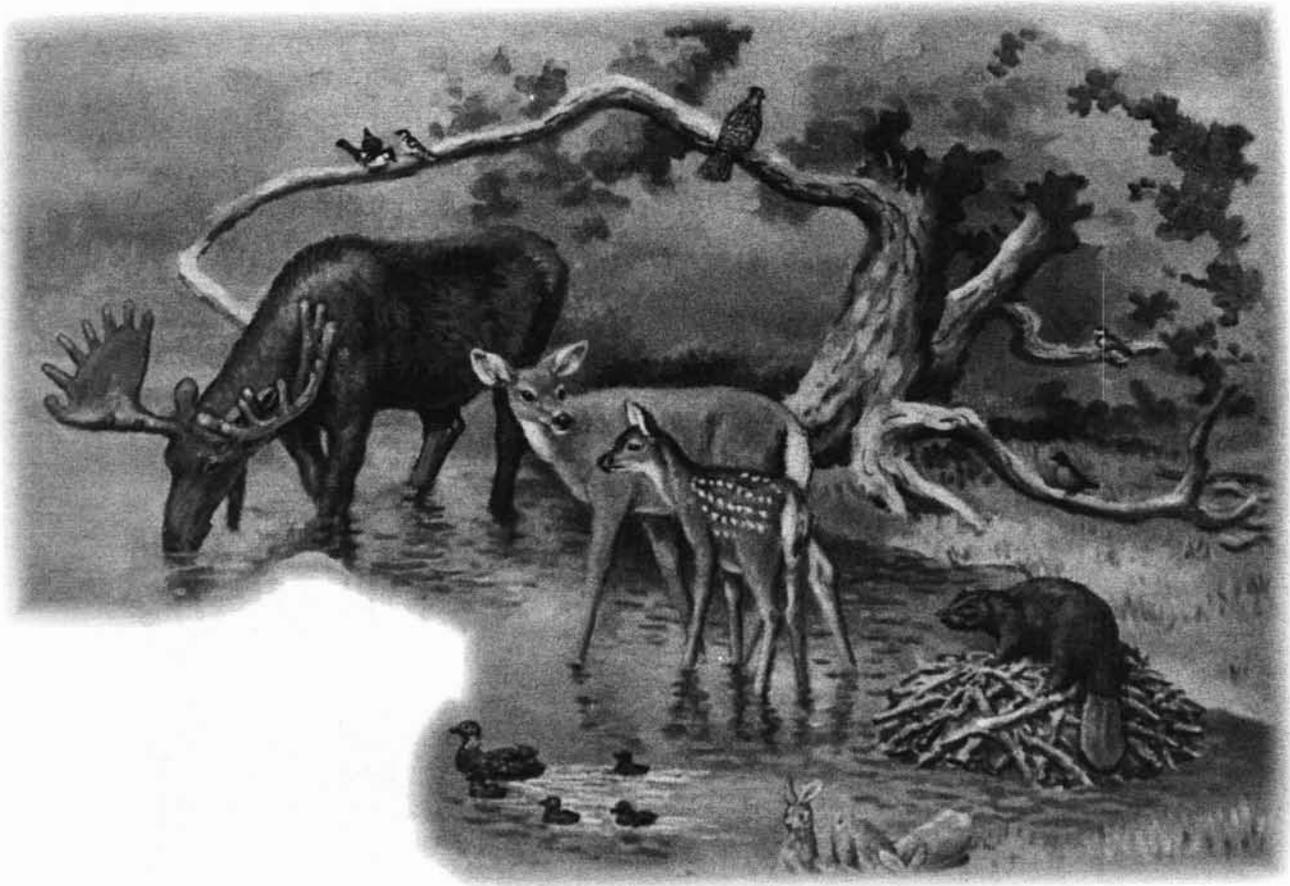
- Le séjour à la bourgade des Malécites, en 1783-1784 probablement, de deux jeunes Canadiens, les demi-frères Pierre Duperré et Pierre Lizotte, a pu préparer la voie aux premiers colons. Les "deux Pierre" descendent ensuite dans la région de Sainte-Anne-des-Pays-Bas pour se retrouver en 1785 parmi les fondateurs du Madawaska. Étant connus des autochtones, ils ont pu jouer un rôle de médiateurs.

- Les Madawaskaks devaient certainement connaî-

tre depuis quelques années les dirigeants des Acadiens qui leur demandent l'hospitalité. En effet, Joseph Daigle, Louis et Michel Mercure et quelques autres ont souvent parcouru la région alors qu'ils étaient employés comme courriers entre Halifax et Québec. S'ils ont demandé des terres dans la vallée supérieure du Saint-Jean, c'est qu'ils étaient assurés de recevoir l'hospitalité des Malécites.

- La diplomatie des pionniers madawaskayens, leur condition de pauvres exilés qui demandent humblement et respectueusement asile ont pu également influencer l'attitude des premiers habitants du milieu. Avouons qu'il est difficile de faire la distinction entre la fiction et la réalité dans tout ceci, d'autant plus, il faut bien l'admettre, que les premières années et que l'organisation d'une milice s'avère nécessaire pour la protection des nouveaux arrivés. Une requête du 16 juillet 1789 laisse entendre que les difficultés proviennent du commerce de l'eau de vie introduit dans le territoire par des marchands du Kennebec qui, de plus, donnent de mauvais conseils aux indigènes. Il est certain que la bourgade madoueskake perd de son importance à la fin du XVIIIe siècle au profit de la réserve de Tobique, établie officiellement en 1801.

G. Desjardins



Un paradis de chasse et de pêche

La chasse et la pêche, aujourd'hui activités des sportifs au Madawaska, étaient autrefois pratiquées par des gens qui en dépendaient pour leur subsistance. De fait, les Malécites, premiers habitants de la région, vivaient essentiellement de la chasse et de la pêche. On sait qu'ils eurent des démêlés avec des marchands canadiens du Kamouraska, les Robichaud, qui cherchaient à étendre leur réseau de commerce des pelleteries dans le territoire des Madoueskaks. Il faut aussi reconnaître que la colonisation du Madawaska à partir de 1785 a beaucoup affecté le mode de vie des autochtones. "Il n'y a pas de sauvages cette année-ci dans Madawaska, qu'une douzaine tout au plus qui chassent presque toujours", écrit le curé-missionnaire A.T. Lagarde, le 20 février 1818. "Les sauvages ont bien de la peine à vivre ces années-ci parce que la chasse manque", constate le curé M. Ringuet dans une lettre du 27 mars 1824. Les causes de ces problèmes? Le défrichement et le recul de la forêt, évidemment, mais il y a plus: la concurrence des Blancs établis au Madawaska. En effet, même si les colonisateurs acadiens et canadiens sont d'abord agriculteurs, ils comptent eux aussi sur les produits de la chasse pour les "nourrir et le vêtir"; en certains temps, comme en 1797 notamment, l'année de "la misère

noire", la survie de la colonie dépendait presque totalement de la chasse.

De plus, le système d'échanges alors en vigueur, le troc, était fondé sur la pelleterie et non sur la monnaie. "Les dépenses à faire sont ici exorbitantes (...) tout (est) payable en pelleteries", écrit l'abbé C. Hott, le 18 décembre 1804. Il est donc probable que la plupart des pionniers surent tirer profit de la richesse de la faune du Madawaska, ce "pays des porcs-épics". On adoptera même cet industrieux petit animal avec la devise "Qui s'y frotte s'y pique" comme emblème de la légendaire République. Avant de devenir l'emblème du Madawaska, le porc-épic a peut-être trouvé place sur la table des gourmets au même titre que l'original, le chevreuil, le lièvre et la perdrix?

Si la chasse a été au début de la colonie une activité économique importante, on ne peut en dire autant de la pêche. Dans son journal de voyage de 1812, l'évêque de Québec, Mgr Plessis, écrit que la rivière St-Jean est "la plus dépourvue de poisson qu'il y ait peut-être au monde (...). Il y a, à la vérité, une pêche de saumon au pied de la chute nommée le Grand-Sault, mais ce Grand-Sault est à onze

lieues au-dessous de l'église de Saint-Basile". Les Madawaskayens n'étaient certainement pas appelés à une vocation de pêcheurs comme le furent leur compatriotes acadiens de la côte. Ce qui n'empêche que nombreux sont ceux qui, aujourd'hui

comme hier, se plaisent à taquiner la truite et autres petits poissons dans les nombreux lacs, rivières et ruisseaux de la région.

G. Desjardins



Claude Proulx
1986



L'installation: construction d'un logis

Dès leur arrivée en terre madawaskayenne, les colons doivent se construire des abris. L'abbé Thomas Albert, auteur de *Histoire du Madawaska* écrit: "Ainsi, à l'automne de 1787 l'on pouvait voir plus d'une vingtaine de cheminées surmontées d'un panache de fumée, indiquant feu et lieu, avancement et colonisation rapides dans le Madawaska". À quoi pouvaient ressembler ces maisonnettes construites à la hâte et avec des matériaux et des outils de fortune? T. Albert les décrit ainsi:

Ces habitations(...) étaient faites de pièces de bois rondes, calfatées avec de la mousse et recouvertes d'écorce de bouleau(...). Les chaumières consistaient d'une seule pièce avec tout au plus deux fenêtres, donnant sur le midi, qu'on fermait en hiver par des toiles. Au centre de la pièce se trouvait l'âtre surmonté d'une cheminée dont les pierres étaient cimentées ensemble par une sorte de mortier fait de glaise. Ces foyers, bien adaptés pour cuire les aliments de donner la lumière le soir, avaient le désavantage de brûler beaucoup de bois et donner peu de chaleur.

Si tel était l'état des maisons madawaskayennes en 1787, soit après deux ans de colonisation, qu'en était-il une trentaine d'années plus tard? L'arpenteur J. Bouchette de passage dans la région en 1815 remarque que "les chaumières sont pour la plupart proprement bâties et les champs et les jardins bien cultivés..." (*Description topographique de la province du Bas-Canada, p...*) Une description plus détaillée est faite par J.G. Deane et E. Kavanagh, deux Américains qui, en 1831, font le recensement du territoire revendiqué par le Maine et par le Nouveau-Brunswick:

Les maisons sont presque toutes bâties de pièces et sont d'une construction primitive. Une seule chambre, quelquefois deux, rarement plus, La plupart sont lambrissées à l'extérieur, quelques-unes sont peintes, presque toutes sont bien faites et chaudes.

Bref, les demeures des Madawaskayens d'antan ne différaient probablement pas de celles de leurs compatriotes acadiens et canadiens.

G. Desjardins



La vie religieuse

Dans la jeune colonie madawaskayenne, comme dans l'ensemble du Canada français de l'époque, la religion occupe une place importante. Joseph Daigle et les autres pionniers ne se contenteront pas de vivre à l'ombre de la croix érigée dès leur arrivée sur le sol de leur nouvelle patrie. Sans délai, ils font des démarches pour obtenir les services d'un prêtre et, dès 1786, le curé de l'Isle-Verte prend charge du Madawaska. Ayant à desservir des missions essaimées sur un vaste territoire, il ne séjourne dans la région qu'environ trois semaines par année, au moins de juin habituellement. Comme lieu de rassemblement, on devra se contenter d'une pauvre "cabane d'écorce" pendant quelques années. C'est dans cette petite chapelle, érigée sur la rive nord du Saint-Jean, que les missionnaires Adrien Leclerc (1786-1790) et J.-L. Paquet (1791-1794) rassembleront les pionniers madawaskayens et les Malécites de la région pour les célébrations eucharistiques, les cérémonies de baptême, de mariages et de sépultures. On peut s'imaginer un peu l'ambiance créée par ces occasions de rencontres printanières succédant à l'isolement du long hiver.

Cependant, la courte présence annuelle d'un missionnaire ne satisfait pas longtemps la population; la petite chapelle d'écorce non plus d'ailleurs.

On veut un curé résidant et une église. Par contre, la correspondance entre les missionnaires et l'évêque de Québec révèle que le milieu est trop pauvre pour subvenir aux frais que suppose une vie paroissiale organisée. N'empêche que la construction d'une église est commencée en 1791 et ce sans l'autorisation de l'évêque qui écrit à l'abbé Paquet: "Il faut faire entendre aux gens de Madawaska qu'ils ne doivent point entreprendre la construction d'une chapelle, sans en avoir préalablement obtenu la permission de l'Évêque diocésain".

La tenacité et la détermination des gens du Madawaska ont finalement gain de cause et toute la vallée supérieure du Saint-Jean est érigée en paroisse religieuse sous le vocable de Saint-Basile-de-Madawaska. Les actes de baptêmes, de mariages et de sépultures seront dorénavant conservés au presbytère de Saint-Basile. Entre 1792 et 1794, une modeste église contenant 24 bancs est construite sous la surveillance des marguilliers Alexandre Ayotte, Jacques Cyr et Alexandre Albert. C'est dans cette église, qu'en 1803, Mgr Denault donne pour la première fois au Madawaska le sacrement de confirmation à 186 personnes âgées de 12 à 75 ans. Et à partir de 1804, sauf entre les années 1806-1808, le Madawaska a un curé résident.

G. Desjardins



La première génération de jeunes Madawaskayens

Puisque l'année 1985 a été déclarée année de la jeunesse, l'artiste Claude Picard a voulu, dans cette murale peinte pour commémorer le bicentenaire du Madawaska, souligner l'apport des jeunes à la vie de la colonie naissante. Quels étaient leurs occupations et leurs loisirs? Comment ont-ils pu s'épanouir dans ce coin perdu, un "no man's land" quoi? Les documents écrits étant inexistant, il a fallu laisser l'imagination faire son travail. La réalité madawaskayenne a certainement favorisé l'amitié et l'entraide entre les Blancs et les Amérindiens. Les relations entre les enfants, tout particulièrement, ont dû se nouer dans la simplicité et la sincérité. Où et comment ont-ils fait connaissance? Certainement pas sur les bancs de l'école. Plus sûrement, en dehors des temps que le petit Blanc passait au travail des champs ou au "train" de l'étable, donc pendant les heures de loisir. Alors, il devait être heureux de se joindre aux jeunes experts de la chasse et de la pêche qu'étaient les Malécites. On n'apprenait peut-être pas à lire et à écrire, mais on ne pouvait être à meilleure école pour faire son apprentissage au métier de colon qui

devait non seulement être bon défricheur, mais également trappeur, chasseur et pêcheur.

Le Brayon est renommé pour sa débrouillardise, paraît-il. Ses contacts avec les Amérindiens n'y seraient-ils pas pour quelque chose? Ajoutons que le jeune Madawaskayen des débuts de la colonisation a grandi dans un cadre géographique et historique favorable au développement de l'initiative, du sens des responsabilités et de l'esprit d'entreprise.

Ne peut-on pas dire, de plus, que ses relations avec les Malécites, ont contribué à élargir l'esprit du petit Blanc qui a appris à connaître et à apprécier les grandes valeurs et la richesse de la culture de ceux que les grands appelaient alors les "sauvages". Nous devons peut-être à cette première génération de Madawaskayens la renommée dont jouit la population du haut Saint-Jean: cordialité, hospitalité, harmonie entre les groupes ethniques.

G. Desjardins



Le Fort du Petit-Sault

Entre 1830 et 1842, le conflit des frontières entre le Nouveau-Brunswick et le Maine s'aggrave au point qu'une guerre semble imminente. Pendant ces années de tension extrême, les autorités américaines et britanniques construisent des routes militaires et des forts sur les deux rives de la vallée supérieure du Saint-Jean. Au Petit-Sault, on construit un fort imposant afin de défendre la région contre les éventuels envahisseurs américains. Aux Archives nationales d'Ottawa se trouvent des documents colligés par Prudent-L. Mercure, qui nourrissait le désir d'écrire un jour l'histoire du Madawaska. Grâce à lui, nous avons une description du Fort du Petit-Sault, que nous traduisons de l'anglais.

Le vieux fort à Edmundston a été établi en 1841, pendant la "Guerre de l'Aroostook". Son site est bien connu dans la localité et sa cave peut être vue sur la colline rocheuse au sud de l'embouchure de la rivière Madawaska. Une description contemporaine du fort est donnée dans *Lanman, Adventures in the Wilds of the United States and Canada*, 1856, p. 306-307. Il semble que Lanman soit venu au Madawaska en 1846.

Le paysage de cet endroit sans nom, semble-t-il, est des plus beaux. Le fort est situé sur le sommet d'un promontoire rocheux et fut bâti au coût d'environ \$5,000 afin de défendre cette partie du Nouveau-Brunswick durant la période récente de trouble de frontières. L'édifice est construit en pierres et en bois et ressemble à une boîte carrée placée en triangle sur une autre plus grande; il peut avoir 30 pieds de largeur et 150' pieds de hauteur. Il est bien pourvu de meurtrières auxquelles conduit un autre escalier, et est couvert d'un toit. Le fort a deux étages et a, en plus un entrepôt bien garni. Il est abondamment muni de fusils et de canons et de presque toutes les variétés de balles, boulets, etc. Il fut déjà occupé par trois compagnies militaires (à peu près sa capacité totale), mais présentement le seul être humain qui a affaire à ce fort est un homme de confiance qui agit comme gardien. Le panorama que cette forteresse surplombe, est extrêmement pittoresque, embrassant les vallées des rivières Madawaska et Saint-Jean qui se perdent dans de nombreuses montagnes sauvages

et pittoresques.

P.-L. Mercure ajoute les notes suivantes:
"L'étage supérieur de cet édifice a été partiellement détruit par la foudre vers 1868. La partie inférieure, qui était en pierres, a malheureusement été transportée de ce site historique pour servir à la

construction d'une écluse sur la rivière Madawaska.

¹ Probablement 150 pieds au-dessus de la rivière, non la hauteur du fort.

G. Desjardins



Claude Picard
1986

"la jeune Sœur"



La vie à la campagne

Dès leur arrivée au Madawaska en 1785, les chefs de famille se partagent des terres sous la direction de l'un des leurs, Louis Mercure, nommé agent de colonisation. Chacun marque les bornes de sa terre à la mode ancestrale "en entaillant quelques arbres et en abattant quelques autres". Le permis d'occupation est octroyé en février 1787 et, à l'été, l'arpentage officiel est effectué par G. Sproule qui rend hommage aux colons pour l'état avancé du défrichement. Le gouvernement néobrunswickois accorde enfin la propriété de leurs terres aux défricheurs madawaskayens par l'acte du premier octobre 1790 créant la Concession Mazerolle sur les deux rives du Saint-Jean, entre les rivières Iroquois et Verte. Les conditions imposées aux 49 nouveaux propriétaires donnent un aperçu de la vie des premiers cultivateurs de la région:

- défricher et semer au cours des trois premières années trois acres de terre ou défricher et irriguer trois acres de terre marécageuse pour chaque 50 acres;
- garder trois bêtes à cornes pour chaque 50 acres non cultivés;
- construire une bonne maison d'au moins 20 pieds de longueur sur 15 de largeur.

L'Acte spécifie que les colons sont exemptés des rentes pendant les dix premières années d'occupation, après quoi chacun doit "payer au trésor provincial, à la fête de Saint-Michel (29 septembre), une rente annuelle de deux shillings pour chaque 100 acres concédés.

Le travail ne manquait certainement pas sur la ferme familiale et tous devaient y besogner en toute saison. Faut de documentation écrite, il est impossible de décrire avec certitude la vie rurale du début de la colonie. Si l'on en croit la correspondance des missionnaires et des premiers curés résidents, la première génération de Madawaskayens connut la pauvreté, l'indigence même. Serait-ce à cette époque que la fameuse "ploye" et la savoureuse fougère sont devenues des mets dans le milieu?

Après des années de disette vinrent des années d'abondance, semble-t-il. En effet, à partir des années 1820, une ère de prospérité s'amorce. Le premier historien du Nouveau-Brunswick, Peter Fisher, écrit en 1825 que les habitants du Madawaska sont tous des cultivateurs qui généralement récoltent plus qu'ils ne peuvent consommer, et vendent

leur surplus de grains aux commerçants locaux ou à Fredericton. Dans une de ses lettres à son amie de Québec, le jeune docteur Pinquet, alors au Fort Ingall (Cabano), écrit en octobre 1839: "Madawaska est une place où l'argent circule, dit-on, en abondance et qui renferme des habitants immen-

sément riches". De fait, au milieu du XIXe siècle, l'économie de la région était prospère, l'organisation de la Société d'Agriculture en 1857 et des Expositions régionales à partir de 1859 en témoignent.

G. Desjardins





Harris Peasid
1986



Le Portage

Les Français qui s'établissent sur les rives de la baie Française et du Saint-Laurent au début du XVII^e siècle apprennent très tôt des Amérindiens que le voyage Port-Royal-Québec peut se faire par une voie continentale qui permet d'éviter le long détour du golfe Saint-Laurent. De fait, les Malécites informent Champlain, dès 1608, qu'ils font la plus grande partie du trajet en canot et que, malgré quelques portages, ils parcourent cette distance en une quinzaine de jours seulement. En se mettant à l'école des Amérindiens, les Français découvrent l'existence d'une route intercoloniale qui s'avérera d'une grande importance pour l'Acadie et le Canada.

Après la conquête anglaise de la Nouvelle-France en 1763, les gouverneurs britanniques des anciennes colonies françaises du Canada et de l'Acadie découvrent vite l'urgence d'établir, par terre, des moyens de communications entre leurs capitales respectives. Des projets de construction de routes sont donc élaborés mais les chemins carrossables reliant les rives du Saint-Laurent à celles de la baie de Fundy n'apparaîtront que dans les années 1830. Jusqu'à cette époque, les hauts dignitaires politiques et religieux, tout comme les humbles missionnaires et courriers, franchissent le trajet Québec-Fredericton-Halifax, par des moyens de fortune: en canot puis à dos de cheval là où c'est possible, ou tout simplement à pieds l'été et en raquettes l'hiver. Ce parcours suit, en général, le

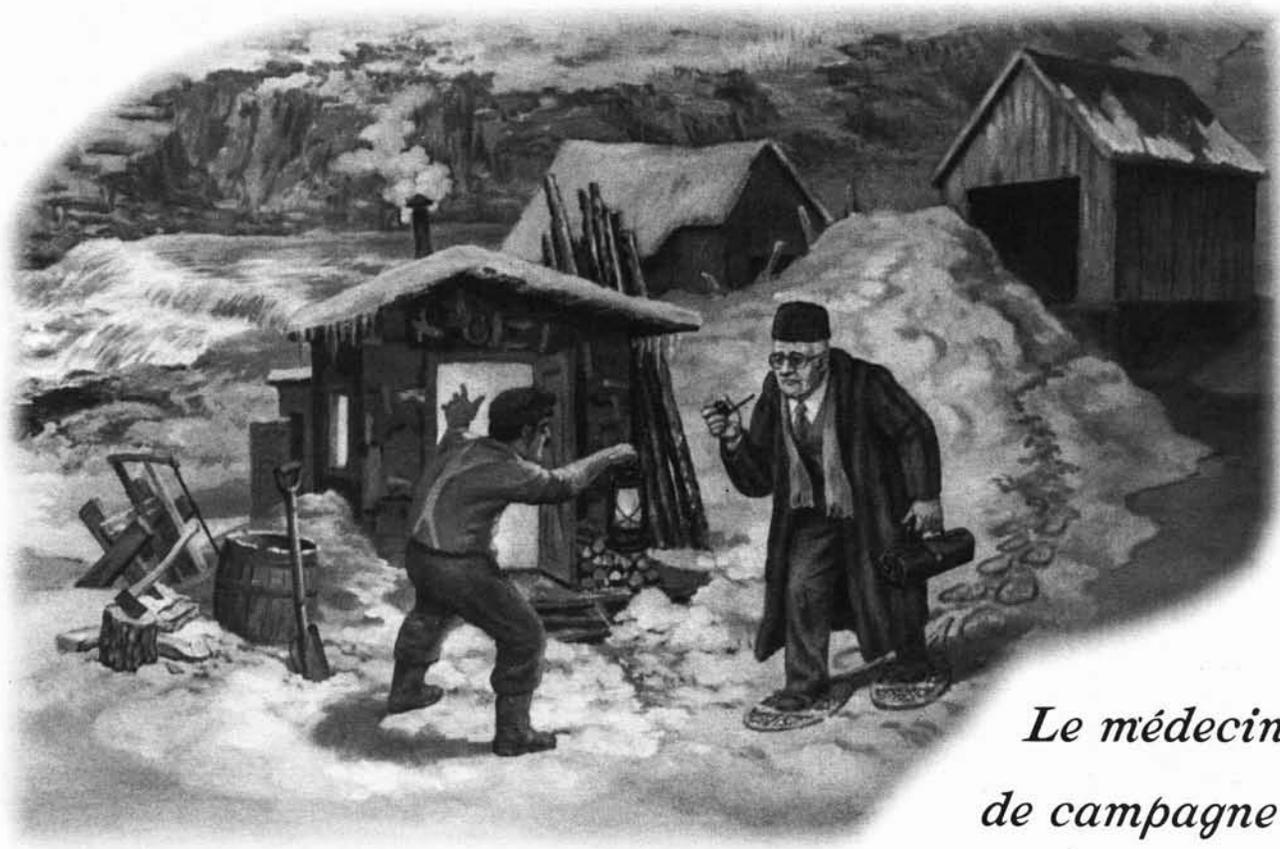
tracé naturel constitué par les cours d'eau et les portages.

Des détails fort intéressants sur cette route sont tirés de l'oeuvre de J. Bouchette, nommé arpenteur-général du Bas-Canada en 1801:

À environ quatre milles trois quarts de la Rivière des Caps commence le portage de Timiscouata, et comme c'est la seule route par terre de Québec à Halifax, pendant une distance de 627 milles, elle est très importante(...). Elle fut ouverte pour la première fois en 1783, par le Général Haldimand, gouverneur. (...) Depuis la grande route du St-Laurent, où la route du portage s'embranché, jusqu'à la Ferme de Long sur le bord du Lac Timiscouata, la distance est de 37 milles (...). Long, le propriétaire, a lui-même une grande famille, et ses fils sont les bateliers du Lac, et ils ont toujours des canots d'écorce prêts à passer les voyageurs d'un bord à l'autre. De cet endroit à l'entrée de la Rivière Madawaska, la distance est de 1.5 milles.

Quelques paragraphes plus loin, J. Bouchette ajoute: "Durant l'été la communication par eau depuis le Lac Timiscouata jusqu'à St.Jean est aisée, n'étant interrompue que par la petite chute et la grande; à la première il y a un portage d'environ 30 toises, et à la dernière un autre d'environ un quart de mille".

G. Desjardins



Le médecin de campagne

Que de souvenirs cette expression évoque chez nos aînés, ceux qui ont connu cette époque précédant l'assurance-hospitalisation et l'assurance-maladie; ces temps où on devait payer une consultation médicale et les soins hospitaliers. Oui, les "vieux" revoient ce médecin de campagne qui, en raquettes, en traîneau ou en voiture, se rendait dans le fond des campagnes, beau temps mauvais temps, là où une vie naissait et où une autre était menacée dans son existence.

Toutes les régions rurales du Canada ont eu leur médecin de campagne. L'état actuel des recherches permet de croire que le docteur Pinquet a été le premier médecin au Madawaska. Ses lettres à Caroline révèlent que ce médecin, attaché au Fort Ingall (Cabano) en 1839-1840, venait soigner les malades du Madawaska, où il s'établit dans les années suivantes. Dans une lettre du 19 février 1846 adressée à l'évêque de Québec, le curé de Saint-Basile, Mgr Antoine Langevin, écrit: *"Vous me demandez des nouvelles du Docteur Pinquet; c'est un joli garçon, je le vois de temps à autre, mais il faut vous dire la vérité, il n'aime pas sa profession, il aime la chasse, la pêche, les compagnies et néglige les malades..."*

Les médecins de campagne qu'ont connus nos aînés sont d'une autre trempe. Le recensement de 1861 mentionne deux noms de médecin au Mada-

waska (Victoria d'alors): le docteur George Currier à Grand-Sault et, à Edmundston, le docteur Florent Fournier, qui succéda probablement au docteur Pinquet. Né en 1824 dans la partie du Madawaska qui passa aux États-Unis en 1842, Florent Fournier commença ses études médicales au Bawdoin (Baudoin) College de Brunswick, dans le Maine. Le docteur Fournier exerça sa profession au Madawaska américain et canadien pendant toute la dernière moitié du XIXe siècle. La reconnaissance de son statut de médecin est assurée en 1882 par le Medical Act du Nouveau-Brunswick. La renommée du docteur Fournier, premier médecin de campagne d'origine madawaskayenne, a été transmise jusqu'à nous par des témoins de son dévouement.

Le dernier véritable médecin de campagne du milieu est sans doute le docteur Honoré Cyr, de Saint-Basile. C'est lui que l'artiste Claude Picard a choisi comme modèle parce qu'il l'a vu à l'oeuvre. Arrivé au Madawaska dans les années 20, le docteur Cyr, médecin des pauvres, a continué jusque dans les années 60 à soigner à domicile et ce en plus de son emploi comme anesthésiste à l'hôpital et, ajoutons-le, de son engagement politique en faveur des Rouges. Dernier représentant au Madawaska de cette profession de médecin de campagne, le docteur Cyr est décédé en janvier 1987, à l'âge de 97 ans.

G. Desjardins



La petite école des rangs

Autrefois, c'est-à-dire avant les grandes transformations qui viennent après 1945, la petite école était à l'honneur dans les campagnes madawaskayennes et ce depuis le milieu du XIXe siècle. L'évolution historique de ces petites écoles rurales n'est pas facile à retracer. Nous savons qu'avant le règlement de la question des frontières entre le Maine et le Nouveau-Brunswick en 1842, aucun gouvernement ne voulut investir des fonds scolaires dans cette région du Nord-Ouest contestée juridiquement. Ce n'est donc qu'à partir du milieu du XIXe siècle que le gouvernement du Nouveau-Brunswick commença à se préoccuper du développement du Madawaska, placé sous sa juridiction, et à encourager les localités à ouvrir des écoles. Les rapports des inspecteurs des écoles donnent un petit aperçu de la situation scolaire à la fin du XIXe siècle. En 1866, il y avait 17 petites écoles dans la région madawaskayenne; en 1887 on en comptait 34. Dans le rapport de 1888, l'inspecteur J. Boudreau écrit que "les anciens bancs et les longs pupîtres autour des murs disparaissent graduellement et sont remplacés par de nouveaux sièges, pupîtres doubles".

La plupart des Madawaskayens nés avant 1945 ont fréquenté jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans l'école des rangs à un ou deux départements avec ses commodités plus que rustiques: bécosse à l'extérieur,

poêle à bois entouré de bancs doubles garnis d'encriers, de petits coffrets à crayon et d'ardoises, chaudière d'eau potable dans un coin, plancher de bois...

Ce sont quelques-uns des souvenirs que l'on aime à évoquer encore aujourd'hui. Pour certains, le bonheur des enfants fréquentant ce petit château dépendait beaucoup de la reine du milieu, la maîtresse d'école. On se la représente soit sur le seuil de la porte la cloche à la main, soit assise à son pupître toute attentive aux "ba-be-bi-bo-bu" qu'un marmot défriche avec difficulté, ou debout au tableau à expliquer les fractions et l'accord des participes ou à diriger des concours de calcul rapide. Le pointeur menaçant ou la terrible "strappe" sont parmi les souvenirs malheureux que l'on garde parfois de ses années à la petite école, il faut l'admettre. Ce qui n'empêche que la plupart éprouvent une certaine nostalgie à la pensée de cette époque où les enfants étaient heureux d'aller à l'école nus-pieds, d'entrer le bois ou d'effacer le tableau noir pour la maîtresse d'école, de s'entendre dire "passe à la tête", puis de revenir à la maison le soir pour aider au "bardat", avant de se remettre à ses devoirs et à l'étude de ses leçons du lendemain, à la lumière d'une lampe à térébenthine ou, pour les privilégiés, de la lampe aladdin.

G. Desjardins



L'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph, Saint-Basile, N.-B.

"L'établissement de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile, clôt l'âge de fer du Madawaska et marque l'aurore d'une ère véritable de progrès."

(T. Albert, *Histoire du Madawaska*, p. 273)

Cette remarque de l'abbé Albert sur "l'âge de fer du Madawaska" est difficile à accepter par ceux qui savent que la région a connu une réelle prospérité économique entre les années 1820 et 1870. Par contre, il faut dire qu'à cette époque la population établie sur les deux rives du haut Saint-Jean ne jouissait pas encore des services de santé et d'éducation supérieure. À leur sortie de la petite école, les jeunes garçons devaient s'en aller à l'extérieur pour poursuivre leurs études. Les jeunes filles avaient été privilégiées par l'ouverture, en 1857, de l'Académie de Madawaska dirigée par les Soeurs de la Charité, de Saint-Jean, N.-B. Or la Loi des Écoles neutres de 1871 et la récession économique qui sévit en Amérique en cette première décennie de la Confédération canadienne provoquent la fermeture de l'Académie. La société madawaskayenne vit peut-être alors son "âge de fer"; elle aurait besoin d'institutions dont la vocation serait de soigner les malades et d'éduquer les jeunes.

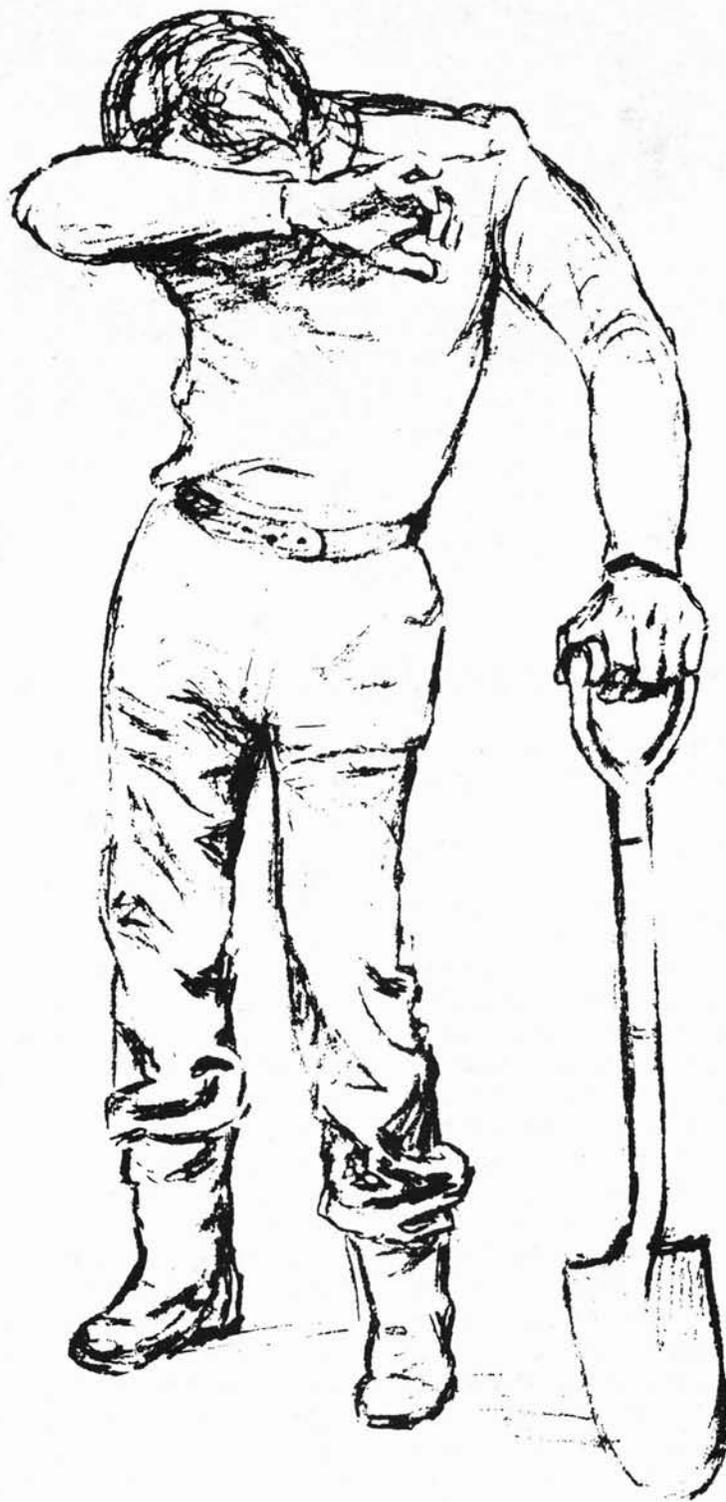
Une hospitalière de Saint-Joseph, soeur Virginie Davignon alors en mission à Chatham, entend

parler du Madawaska et croit qu'il est du devoir de sa Congrégation d'aller prendre la relève des Soeurs de la Charité et d'y fonder un hôpital. Encouragées par Mgr Rogers, évêque de Chatham, les supérieures de l'Hôtel-Dieu de Montréal acceptent le projet; soeur Davignon et six compagnes arrivent à Saint-Basile en octobre 1873. L'intrépide fondatrice décède, à l'âge de 50 ans, quatre mois après son arrivée; dans ce court laps de temps, elle avait réussi à rouvrir l'Académie et à planifier la construction d'un hôpital. La jeune Alphonsine Ranger dite soeur Maillet (1846-1934) devient alors le pilier de l'institution naissante. Soutenue par une foi inébranlable, celle que l'on appelait le "petit docteur" empêche l'abandon de la mission et lui fait prendre un essor remarquable à partir des années 1880. Fermement soutenue par le jeune curé Louis-Napoléon Dugal (1857-1929), soeur Maillet n'épargne rien pour répondre aux besoins du milieu. Une briquerie est même installée afin de pouvoir agrandir ou construire hôpital, orphelinat, pensionnat et école. L'expropriation, en 1907, du terrain de la briquerie pour le passage de la ligne du Transcontinental place le couvent sur la "butte à Major" dans une situation financière précaire. Les œuvres se maintiennent et se développent malgré tout; le "Petit Collège de Mgr Dugal", entre autres, atteint une haute renommée.

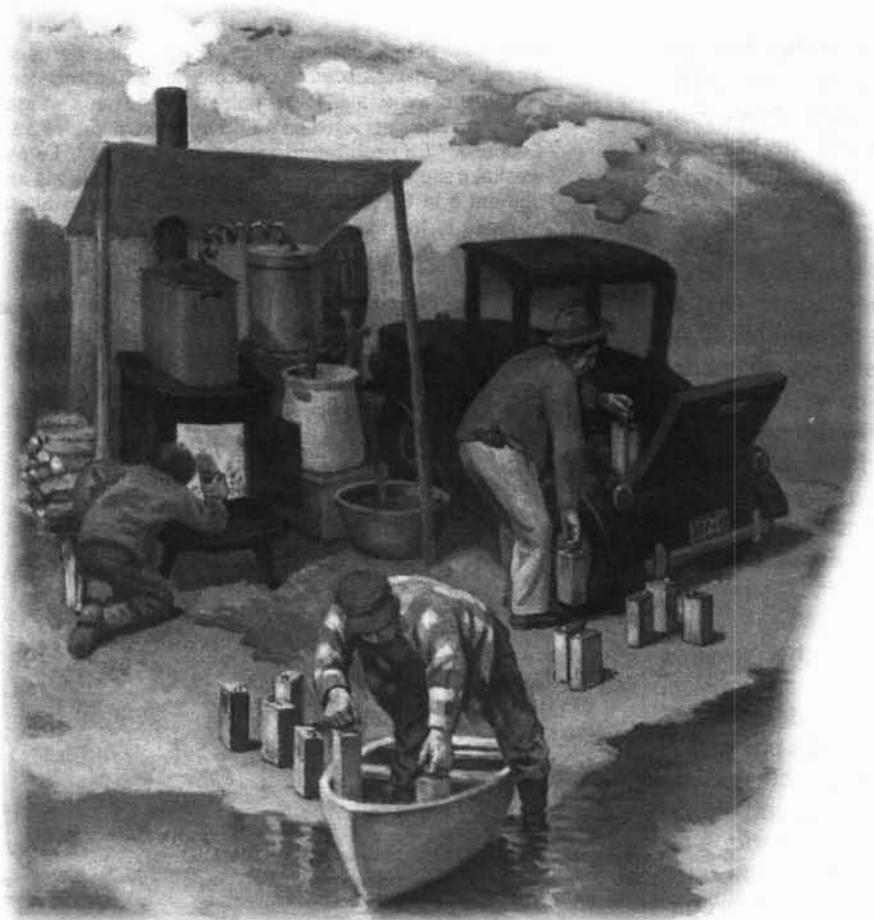
Les premières Hospitalières du couvent de Saint-Basile sont disparues, mais d'autres soeurs ont continué leurs oeuvres et ont été de véritables innovatrices: école d'infirmières en 1943, construction d'un hôpital moderne à Edmundston et d'un

sanatorium à Saint-Basile en 1946, et ouverture d'un collège pour jeunes filles en 1949.

G. Desjardins



Claude Piquet
1985



La prohibition

D'habitude durant l'hiver, les contrebandiers transportent leurs cargaisons clandestines sur la rivière Saint-Jean car la glace est assez épaisse pour supporter cette pesanteur. Mais au mois de décembre de cette année-là, il fait doux et ils n'osent prendre le risque. Ils doivent donc passer sur le pont devant les douaniers. Que faire? Alors un des adjoints du chef leur suggère de s'habiller en prêtre. Le chef sera vêtu d'une soutane d'évêque et ils traverseront en carriole, cachés sous des peaux d'ours. Ils chargent les canistres dans les carrioles et prennent place. En arrivant aux douanes de Madawaska, ils s'arrêtent pour le contrôle.

Les douaniers, en voyant ce personnage, lui demandent où il va. Il répond simplement: "Je viens rendre visite au curé Untel, mon confrère de classe au séminaire". Les douaniers, croyant en effet qu'il est un évêque catholique lui souhaitent la bienvenue aux États-Unis et le laissent entrer sans plus de formalités⁽¹⁾.

Ce genre de scénario se produisit à plusieurs reprises durant la période de la prohibition. Les premiers trafiquants d'alcool, les "bootleggers", firent

leur apparition vers la fin de la Première Guerre mondiale. La prohibition américaine, en vigueur à compter du premier janvier 1920, rendit leur commerce encore plus florissant⁽²⁾. En effet, c'est à ce moment que tout le commerce illégal de l'alcool commença à se structurer dans la région du Madawaska. Un véritable réseau de fabrication, de distribution et de vente d'alcool fut mis sur pied. Les noms de Maxime Albert et d'Alfred Lévesque figurent parmi ceux qui furent très actifs dans ce réseau⁽³⁾.

Certains fabriquaient la "bagosse" à la maison dans des alambics artisanaux tandis que plusieurs autres achetaient l'alcool distillé des îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon. Achetée dans des canistres de 2 gallons 1/2, cette boisson, le "Hand Brand", était d'abord diluée puis revendue à double profit⁽⁴⁾.

Peu à peu, grâce à sa situation géographique, Edmundston devint un centre important de trafic de la boisson à l'intérieur du réseau qui desservait quelques régions de l'Est du Québec, du Madawaska et du Maine. Expédié de Saint-Pierre et Miquelon jusqu'en Gaspésie, le "Hand Brand" était d'abord déchargé dans des chaloupes par des fermiers de la région. Des contrebandiers se char-

geaient ensuite de transporter la marchandise en automobile jusqu'aux environs de la ville d'Edmundston, où ils la cachaient dans des granges. Par la suite, on la distribuait à des débits de boisson clandestins ou on la vendait à des clients du Maine⁽⁵⁾.

Toutes sortes de ruses étaient employées pour franchir la frontière canado-américaine. On se déguisait en prêtre, on cachait les contenants d'alcool dans des barils de pommes, dans des cercueils, on traversait la rivière Saint-Jean de nuit en canot, etc. Les contrebandiers couraient toujours des risques, mais les profits générés par la vente d'alcool suffisaient, dans la plupart des cas, à régler les amendes encourues. Les revendeurs, quant à eux, faisaient un profit intéressant tout en demeurant chez eux et en ne risquant rien⁽⁶⁾.

Les agents saisissaient parfois des chargements de boisson. Ils transportaient le tout au sous-sol bureau des douanes. Des contrôleurs de douanes d'Ottawa en faisaient l'inspection une fois par année et en profitaient pour détruire les articles saisis durant l'année. Il semble que quelques douaniers de la région furent congédiés pour avoir "manqué au devoir"⁽⁷⁾. Les "bootleggers" continuèrent de faire la pluie et le beau temps jusqu'en 1933. L'abrogation de la prohibition aux États-Unis marqua alors la fin de leur "règne" dans la région du Madawaska⁽⁸⁾.

RÉFÉRENCES

- 1- J. Maurice Ouellet, *Sur le sentier de la vie; Témoignage d'une époque*, éditions d'Acadie, Moncton, 1985, pp. 43-44.
- 2- Le Nouveau-Brunswick adopta une loi de prohibition en 1916 qui fut mise en vigueur en 1917. Aux États-Unis, le 18^e amendement à la Constitution, qui entra en vigueur le premier janvier 1920, stipulait que la fabrication, la vente ou le transport de spiritueux (intoxications liquors) à usage de boisson dans les États-Unis et dans tous les territoires soumis à leur juridiction, de même que leur importation et leur exportation étaient interdits. Voir: B.J. Grant, *When Rum Was King: The Story of the Prohibition Era in New Brunswick*, Fiddlehead Poetry Books, Fredericton, 1984, pp. 3-26. F.L. Schoell, *Histoire des États-Unis*, éditions du Roseau, Montréal, 1985, p. 372.
- 3- B.J. Grant, *op. cit.*, pp. 23-24-64-99-100-172 et 173.
- 4- J. Maurice Ouellet, *op. cit.*, p. 41. Pour plus de détails concernant la fabrication de la "bagosse" ou du "moon-shine" voir: Line Fournier, "Le Moon-Shine", *Revue de la Société historique du Madawaska*, vol. IX, nos 3-4, septembre - décembre 1981, pp. 31-33.
- 5- J. Maurice Ouellet, *op. cit.*, pp. 41-42. L'auteur maintient qu'au moins cinquante débits de boisson clandestins existaient à Edmundston.
- 6- Pour d'autres scénarios amusants, voir: Lina Madore, *Petit Coin Perdu*, Tome I, Les entreprises Castelriand Inc., Rivière-du-Loup, 1979, chapitre 13, pp. 57-60.
- 7- Ceux-ci furent accusés d'avoir consommé de l'alcool saisi. J. Maurice Ouellet, *op. cit.*, pp. 44-45.
- 8- Au Nouveau-Brunswick, une nouvelle loi: "The Intoxicating Liquor Act of 1927" mit fin à la prohibition. Cette loi,

prévoyait alors l'ouverture de 19 magasins de boissons alcoolisées placés sous le contrôle de la Commission des liqueurs provinciale. Dans notre région, deux magasins ouvrirent leurs portes: l'un à Edmundston et l'autre à Saint-Léonard. "La prohibition est chose du passé", *Le Madawaska*, 8 septembre 1927, p.1 Aux États-Unis, le 21^e amendement à la Constitution, en vigueur le 5 décembre 1933, abrogea le 18^e donc mit fin à la prohibition. F.L. Schoell, *op. cit.*, p. 372.

Nicole Lang



"L'alambic"



Claude Proulx

1982



L'avènement des chemins de fer

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le développement de la région du Madawaska est freiné par la médiocrité de ses voies de communication. Cependant, l'ingérence des exploiters forestiers du Maine, la querelle des frontières et la proclamation par John Baker d'une République américaine en territoire néobrunswickois dans les années 1820 à 1840 font découvrir aux hommes d'affaires des provinces maritimes et du Canada les richesses de la forêt du haut Saint-Jean. Ils conviennent de l'urgence d'unir les deux provinces par un meilleur réseau de transport. Un projet de canalisation est d'abord lancé, mais cette audacieuse entreprise est bientôt supplantée par une autre plus moderne, celle des chemins de fer.

Le New Brunswick Land and Railway Company, qui passera au Canadien Pacifique, inaugure le 17 octobre 1878 la première ligne de chemin de fer à traverser le Madawaska entre le "grand et le petit saults". En 1889, la ligne du Témiscouata relie Edmundston à Rivière-du-Loup et deux ans plus tard, elle desservait le haut Madawaska jusqu'à Connors.

C'est une nouvelle ère qui débute dans la région en ce dernier quart du XIXe siècle. De nombreux étrangers découvrent le milieu en y venant travailler comme cheminots ou ouvriers spécialisés;

l'industrie forestière en pleine expansion est créatrice d'emplois; l'agriculture trouve de nouveaux débouchés, non seulement en territoire canadien, mais également aux États-Unis. Le lecteur du *Moniteur Acadien* du 18 novembre 1887 apprend que "un char de bétail contenant les animaux suivants est parti l'autre jour d'Edmundston pour Brighton, E.U.: 30 bêtes à cornes, 200 pirounes (oies), 200 poulets, 100 dindes et 50 canards".

L'épopée des chemins de fer se prolonge jusqu'au début du XXe siècle et continue de transformer le paysage et la vie de la vallée du Saint-Jean. En 1907, la Cie du Transcontinental exproprie le terrain de la briquerie de l'Hôtel-Dieu à Saint-Basile, pour le passage de la voie ferrée. L'épisode est resté célèbre au Madawaska, car une petite mais prometteuse entreprise régionale devait cesser ses opérations, compromettant ainsi l'expansion des oeuvres du couvent. Les Hospitalières soignent néanmoins à leur hôpital, entre 1907 et 1910, plus de 80 cheminots de différentes nationalités. La ligne de chemin de fer Edmundston-Moncton est enfin prête et *Le Moniteur Acadien* du 13 novembre 1912 annonce que le train fera "trois voyages d'aller et de retour par semaine", à partir du 20 novembre suivant.

G. Desjardins



Le journal Le Madawaska

À partir du milieu du XIXe siècle, la vallée supérieure du Saint-Jean sort peu à peu de son isolement, long de plus de soixante ans. La télégraphie sans fil atteint la région en 1851, un réseau de routes carrossables se développe et les premières lignes de chemin de fer sont construites dans le dernier quart du siècle. Ces nouveautés techniques permettent à la population d'entrer dans le monde des communications écrites. Des Madawaskayens s'y initieront par le truchement du *Moniteur Acadien*, premier journal acadien, publié à Shédiac entre 1867 et 1925. Au Nord-Ouest, un premier hebdomadaire régional qui se veut "le porte-étendard du territoire" sur les rives du Saint-Jean, *Le Journal du Madawaska* est publié entre 1902 et 1906 environ, par le docteur Thomas H. Pelletier de Van Buren. Cette première expérience dans le domaine de la presse écrite sur les rives du haut Saint-Jean porte fruit. Se donnant comme objectifs de "créer cet esprit d'association, cette communion d'idées si nécessaires à l'avancement matériel et intellectuel des nôtres", maître Maximilien-H. Cormier et le docteur Albert-M. Sormany fondent le deuxième journal *Le Madawaska* en 1913. Les pronostics pessimistes et les débuts difficiles n'ont pas eu raison

de la détermination des premiers directeurs du journal et du dynamisme de leurs successeurs.

L'artiste Claude Picard a voulu rendre hommage à M. J.-Gaspard Boucher (1897-1955) qui, après avoir acquis des intérêts dans *Le Madawaska* en 1923, en devient le propriétaire dès 1926. Dans ses nombreux éditoriaux et rubriques, M. Boucher se fait le défenseur et le promoteur des francophones de la province. La formation d'une génération plus instruite est une de ses grandes préoccupations: il sera l'un des plus dévoués promoteurs de la fondation d'un Collège au Madawaska. La scène représente J.-Gaspard Boucher à son bureau et, à l'arrière-plan, le collège Saint-Louis, fondé par les Pères Eudistes en 1946. Ce sont aujourd'hui deux centres de diffusion culturelle de grande importance dans la région. Le journal *Le Madawaska* compte maintenant plus de 75 ans d'existence et, en 1988, il a mérité le trophée du "meilleur journal de l'année", décerné par l'Association de la presse francophone hors-Québec.

G. Desjardins



*S. Catherine
du Sacré-Coeur
(Edith Marquis)*

Parler de S. Catherine, Fille de la Sagesse, c'est évoquer tout un passé, "une véritable institution à Edmundston", comme on l'a si bien dit.

Fille de Maxime Marquis et de Flavie Côté, S. Catherine est née à St. Agatha, Maine, le 2 août 1898. Elle fit ses études chez les Filles de la Sagesse où elle obtint les titres qui lui permirent d'enseigner au Maine.

En 1920, elle entra au Noviciat des Filles de la Sagesse à Ottawa et y fit profession le 16 juillet 1921. On lui demanda alors d'oeuvrer à Edmundston et elle y fut du premier août 1921 jusqu'en septembre 1978 alors que, voyant ses forces diminuer, elle consent à passer les mois d'hiver à Nicolet, où elle pourrait participer à l'Eucharistie quotidienne sans sortir. L'hiver se prolongea jusqu'à son décès qui survint onze mois plus tard. Ses funérailles eurent lieu le 8 août 1979 en la Cathédrale Immaculée-Conception où un clergé nombreux et une foule dense vinrent lui rendre un dernier hommage.

S. Catherine, nous l'avons dit, est venue à Edmundston en 1921 et y est restée jusqu'à la fin de sa carrière. Elle fut une grande éducatrice et une excellente collaboratrice paroissiale. Religion et éducation sont les deux grands volets de sa carrière d'enseignante.

Dès le début de son itinéraire, une grave maladie la conduisit aux portes de la mort. Le Seigneur, semble-t-il, nous la laissa pour accomplir l'oeuvre fructueuse qui fut la sienne. Cet accroc de santé devait influencer sur son avenir, car bien que munie des brevets de la Province, elle ne poursuivra pas comme ses consœurs des études universitaires. Ce qui fait que S. Catherine sera appliquée très tôt à l'enseignement; ce qui fait également qu'elle sera une autodidacte. Les solides notions acquises à St. Agatha et à Edmundston, elle prendra à son compte de les cultiver, de les enrichir, avec un sens rare de l'adaptation, au rythme du progrès et du développement des sciences de l'instruction et de l'éducation, de sorte que son bagage pédagogique n'aura jamais rien de figé. Elle trouvera toujours le moyen de mettre à jour ses connaissances, se familiarisant avec les méthodologies nouvelles, les combinant avec les anciennes et usant du meilleur de tout. Son esprit d'initiative, son génie inventif ne connaissent point de repos: les années scolaires aussi bien que les vacances étaient jalonnées d'activités sans cesse répétées, renouvelées, amplifiées et enrichies. Un important matériel didactique, produit de son invention ou acheté, passa par ses mains et celles de ses élèves. Elle faisait feu de tout bois, acceptait avec reconnaissance les dons en papier de Fraser, de l'imprimerie April. Et si les librairies Madawaska, Garneau et de la Bonne Presse pouvaient parler, que ne nous diraient-elles pas de

ses achats de fournitures et de livres pédagogiques? C'est jusqu'en Europe au besoin qu'elle s'adressait pour garnir son dépôt des objets les plus hétéroclites auxquels elle recourait constamment pour illustrer son enseignement.

Collaboratrice paroissiale, elle le fut foncièrement. On lui avait confié la préparation à la première Communion, à la Confirmation et à la Communion solennelle (Profession de foi) et, aux jours de l'Action Catholique, la Croisade eucharistique. Ce mandat lui remettait donc l'initiation de toute la population des enfants baptisés d'âge scolaire de la paroisse Immaculée-Conception, et ce mandat dura 37 ans. Le choix de cette institutrice pour inculquer à des âmes neuves les vérités de la Foi, les initier aux Sacrements, aux vertus chrétiennes, était des plus judicieux; car, chez elle, la piété était bien comprise. Dieu était le point de départ et le point d'arrivée de son enseignement dégagé de dévotions et de pratiques puériles. C'est par tout son enseignement, globalement qu'elle amenait comme en filigrane les pensées de Dieu, de sa grandeur, de ses perfections, de sa bonté pour l'homme. Certes, elle donnait tout le temps requis et raisonnable à la transmission des vérités chrétiennes, à la formation à la piété, aux préparations liturgiques et à la réception des Sacrements. Elle savait aussi inclure dans son programme religieux les décors de ces fêtes qui marquent les enfants et leur laissent des souvenirs pieux. Ce faisant, elle s'efforçait dans ces déploiements religieux de souligner davantage l'aspect de fête que le côté folklorique qui pouvait s'y mêler. Et il y a ici une allusion à la fête dite bénédiction des enfants, à celle de la bénédiction des gorges, de la Fête-Dieu, de la Présentation de Marie au temple, etc. Il lui importait de défendre les enfants contre une certaine routine ou entraînement, contre une piété moutonnière faite d'imitations et non de convictions. S. Catherine a travaillé à initier les jeunes aux oeuvres catholiques, à l'amour des déshérités, à traduire leur appartenance chrétienne en agir chrétien.

La préparation à la première Communion était l'objet de ses soins les plus particuliers. De quel tact, de quelle onction elle usait pour remplir cette tâche. Avec quelle sollicitude elle suivait et étudiait les enfants pour les aider, les éclairer et, au besoin, les stimuler. L'acte de la première des Communions avait toute son importance. Ne reste-t-il pas dans le passé de chacun comme un centre d'où rayonnent les plus réconfortants souvenirs? N'est-il pas un moment privilégié et déterminant de l'avenir religieux de chacun?

Mais là ne s'arrêtait pas le zèle de S. Catherine. Elle savait que trop léger était le bagage de science

au sortir du Catéchisme de première communion. Il fallait voir à la persévérance et c'est ce qui fit d'elle l'apôtre de l'enseignement religieux auprès de tous les jeunes du primaire jusqu'à la profession de Foi. C'est alors que ses aides, les autres religieuses et les enseignantes laïques, avaient recours à sa compétence. Ainsi S. Catherine évangélisait doucement, sûrement, profondément.

Il nous semble à propos de souligner sa vénération pour la Vierge qu'elle transmettait presque par osmose à ses élèves. Comme il devenait facile aux maîtresses des grades supérieurs de présenter aux grands élèves la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge et son corollaire, la parfaite Consécration.

S. Catherine, communicatrice par excellence, a été un "professeur" de religion émérite. J'ai à peine effleuré le bilan de son action religieuse, de sa compétence catéchétique remarquable, de sa piété simple et sans affectation.

Est-il étonnant de compter parmi ses élèves: six prêtres, un religieux, vingt-trois religieuses et de ne pouvoir dénombrer ceux et celles qui, dispersés dans des foyers chrétiens ou moins chrétiens, peuvent reconnaître ouvertement ou secrètement que la bougie d'allumage de leur courage, de leur durée, c'est la formation religieuse donnée par S. Catherine? Et voilà pour la partie, le volet religieux de la présence de S. Catherine dans la vie paroissiale.

Éducatrice, c'est l'autre pan de cette présence dans la ville d'Edmundston.

Éducatrice, S. Cathrine le fut de toutes les fibres de son être. Si elle eut dû écrire une thèse, je suis persuadée qu'elle aurait traité de la formation du coeur tant elle était convaincue que "tant vaut le coeur, tant vaut l'homme" et que où le coeur manque, rien ne peut le remplacer.

Cette conscience de l'importance de la formation du coeur lui donnait un respect profond de l'enfant, cet homme en puissance. Aussi respecter les enfants comme des êtres libres, les aimer, les aider à traduire en actes les bons sentiments, à détruire les mauvais, telle a été la mission d'enseignante de S. Catherine.

Pour former, elle étudiait le terrain avant d'agir et sa tactique était différente selon le naturel des enfants; douce avec les faibles, plus exigeante avec les plus doués et capables de plus d'efforts. Elle traitait chaque âme d'enfant avec tact, se rappelant que collaboratrices des parents, nous n'élevons pas nos élèves pour un jour; c'est

toute la vie qu'il faut assurer. Préparer les enfants à la vie, comme elle a bien joué ce rôle S. Catherine! Confidente discrète des gros chagrins de l'enfance qu'elle a consolée, elle a été une maîtresse bonne et intelligente sachant encourager les efforts, reconnaître la bonne volonté, exciter à de nouveaux essais, exercer à la bonté et à l'humilité, vertus qui en renferment tant d'autres. C'est dans l'enseignement des diverses matières qu'elle jugeait à propos d'amener sans "moraliser" à des comportements moraux et chrétiens.

Enseigner pendant quarante ans à des jeunes enfants, ceux de "grade un", comme on disait à cette époque, c'est tout un exploit et S. Catherine l'a accompli.

Son rayonnement religieux et pédagogique, son influence furent grands. On faisait appel à sa compétence et à son expérience à l'occasion de sessions pédagogiques; on la consultait individuellement ou en groupe. Jamais elle ne se lassait d'écouter, d'aider, de prêter, de partager, de donner et de recommencer.

S. Catherine se devait de durer au "grade I". Celle qu'on relançait jusque dans son couvent ne pouvait que difficilement se contraindre à refuser les commençants et les parents de même... au point qu'il en fut pour passer leur enfant par la fenêtre pour leur assurer une place dans la salle de classe de la soeur du "grade I". Heureusement que par le biais de l'enseignement religieux, elle les rejoignait tous, ces chers débutants.

Simple d'allure, de relations faciles et agréa-

bles, enthousiaste, très religieuse, convaincue de sa mission, S. Catherine a marqué de son dynamisme et de ses convictions des centaines d'enfants de toutes les couches de la société.

S. Catherine était têtue, têtue de la patience, de la foi, de la persévérance qui savent fouler les sentiers arides pour lancer et relancer le projet de la religion et celui de l'éducation, deux éléments indissolubles et indissociables dans sa pensée.

S. Catherine était patiente, condescendante, apostolique... traits qui éclatent encore admirablement lorsqu'à la retraite, elle sera l'aimable portière dont on se souvient.

S. Catherine, je n'ai pas eu le bonheur de travailler à vos côtés, mais j'ai été votre compagne dans la communauté d'Edmundston et trois petits mots résumant à mes yeux votre apostolat: "Que croyons-nous? - Que célébrons-nous? - Que vivons-nous?"

S. Catherine, vous avez été loyale, loyale à l'Église, loyale à votre institut, loyale à la société, loyale aux parents de vos élèves. Nous vous en sommes reconnaissants. Nous vous rendons hommage parce que nous vous admirons et nous vous aimons.

Au pays madawaskaien, une éducatrice a passé. Son souvenir perdure dans le cœur de certains d'hommes et de femmes. On la nomme S. Catherine.

S. Simone Re, f.d.l.s.



Claude Proulx
1986

Les arts visuels



Le docteur Paul Carmel Laporte (1885-1973) fut, sans aucun doute, le pionnier des arts visuels au Madawaska. Originaire de Verchères au Québec, il vint s'établir dans la région en 1909 et pratiqua la médecine à Grand-Sault, à Connors, à Clair puis à Edmundston². Avant son arrivée au Madawaska, le docteur Laporte avait déjà fait l'apprentissage de la sculpture sur bois. Pendant ses études secondaires, il étudia la sculpture, la peinture et les beaux arts. Par la suite, il fut apprenti auprès d'un sculpteur de bois et d'un ébéniste de Montréal³. Ses cours terminés, il fit de la sculpture à 40¢ l'heure pour payer ses études de médecine⁴. Sa carrière médicale ne l'empêcha pas d'exercer cet art. Il sculpta et enseigna la sculpture jusqu'à ce que la maladie l'en empêchât, soit trois ans avant son décès.

Les jeunes de la région ont pu profiter de son attachement aux arts. Vers 1933, il ouvrit un atelier et, une fois la semaine, y offrit bénévolement des cours de sculpture. Ceux qui démontraient un certain talent lui étaient présentés et recevaient, à partir de ce moment, des outils, des leçons et beaucoup d'encouragements⁵. Inventeur et bricoleur très habile, le docteur Laporte inventa un meuble qu'il créa pour sculpteur et artiste-peintre, lequel figure sur la toile du Bicentenaire. C'était à la fois un établi pour sculpter, une table à dessin avec coffre d'outil et fauteuil formant un tout très solide et condensé pour offrir le maximum d'aisance à

l'artiste pendant son travail. Il guida trois artistes de la région: Claude Picard, Albert Nadeau et Claude Roussel⁶. Ce dernier raconte:

"Avoir la chance de voir un atelier équipé, des sculptures et une documentation de livres et de revues était un stimulant remarquable pour ce temps. Durant ces années, il était la seule source d'encouragement à Edmundston et son enthousiasme devant la technique (...) m'incitait à aborder des problèmes de plus en plus compliqués"⁷.

Le docteur Laporte considérait l'art, pour lui-même, comme un passe-temps. Il a cependant produit de nombreuses sculptures sur bois, dont les plus importantes sont les bas-reliefs de la chaire anglicane à Edmundston⁸. On lui doit également l'écusson de la République du Madawaska⁹. Son influence, à travers les oeuvres de ses protégés, est en évidence dans le Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick. Les peintures de Claude Picard ornent les murs du Centre universitaire Saint-Louis-Maillet; le chemin de croix de l'église Notre-Dames-des-Douleurs à Edmundston a été sculpté par Claude Roussel¹⁰.

Pendant plus de quarante ans, le docteur Laporte enseigna la technique de la sculpture sur bois. Pour faire connaître ses étudiants, il organisa des expositions¹¹. Il publia également un manuel sur l'apprentissage de la sculpture¹². En 1940, il

fonda le Musée Laporte au Collège Saint-Louis¹³ et, en 1951, la Fédération des sculpteurs canadiens¹⁴. Son plus grand mérite fut d'avoir inculqué à la population du Madawaska le respect et l'appréciation de la sculpture et le goût des arts en général.

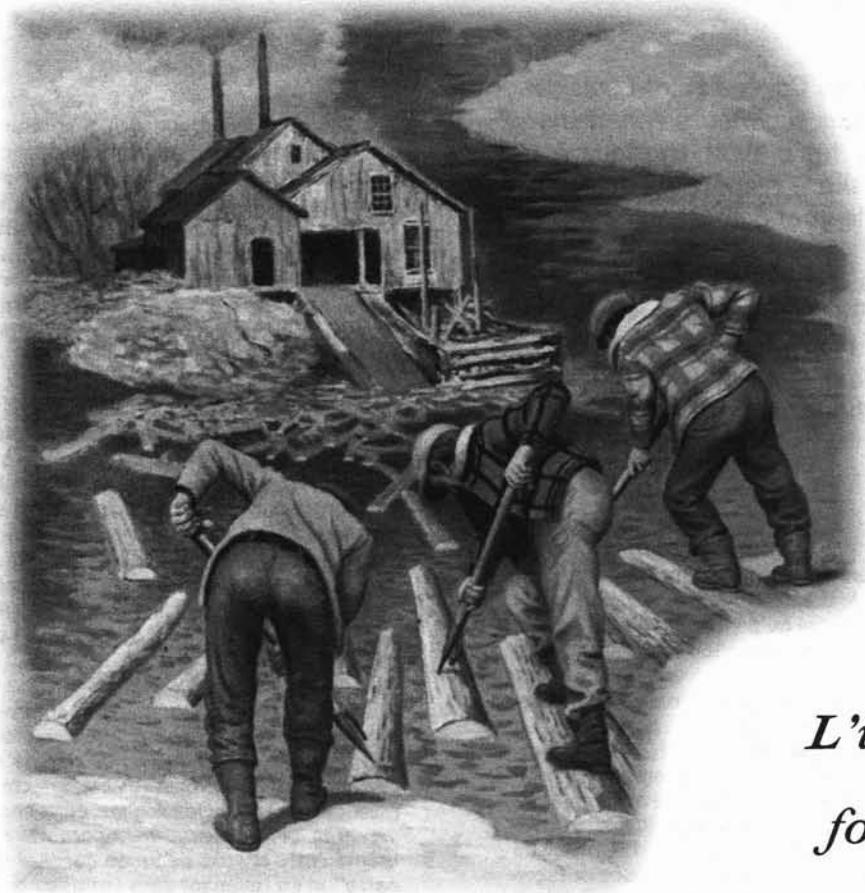
* Il s'intéressa à la radio et fut l'un des fondateurs de Radio C.J.E.M. avec l'honorable J.-Gaspard Boucher et l'honorable juge J. Énoil Michaud. (C.J.E.M. n'est rien d'autre que les initiales de feu J.E. Michaud avec la lettre C pour Compagnie).

Références:

- 1- Notre texte se penche uniquement sur l'influence du docteur Paul Carmel Laporte dans le domaine des arts visuels au Madawaska. On remarque qu'à l'arrière plan, l'artiste Claude Picard a peint le Musée historique du Madawaska. Situé à Edmundston, ce musée fut construit en 1979, grâce à un projet de développement régional financé conjointement par les gouvernements fédéral et provincial. Le Nouveau-Brunswick se chargea ensuite de son administration. En juillet 1988, la province signa une entente avec l'Université de Moncton (CUSLM). L'Université accepta alors d'administrer le musée pour une période de 10 ans, moyennant une subvention annuelle de 70 000\$. L'Université s'engagea à ne pas changer la vocation du musée de façon à préserver la collection patrimoniale de la région et d'accorder une plus grande attention à l'art local. Voir: Denise D'Astous Morin, "Le Musée du Madawaska cédé au CUSLM", *Le Madawaska*, 6 juillet 1988, pp. 1-2a. Denise D'Astous Morin, "Le transfert du Musée bénéficiera à la région", *Le Madawaska*, 6 juillet 1988, p. 2a.
- 2- Le docteur Laporte gradua de l'Université Laval en 1909. La même année, il s'établit à Grand-Sault. Il pratiqua ensuite la médecine durant cinq ans (1913-1918) à Connors puis, sous les auspices de la Croix Rouge, il fonda à Clair un hôpital privé portant son nom. Cet hôpital ayant été détruit par le feu en 1930, le docteur Laporte vint s'établir à Edmundston, où il dirigea l'ancien hôpital Sanita. En 1946, il fonda l'entreprise "Madawaska Construction" qui construisit entre autre le Collège Saint-Louis, le Centre éducatif et l'hôtel de ville d'Edmundston. En 1956, il fut nommé médecin hygiéniste et coroner du comté de Madawaska. Il occupa ce poste jusqu'en 1962.

Voir: "L'aîné des médecins au Nouveau-Brunswick", *Le Madawaska*, 5 juillet 1973, p. 14 et "Décès d'un Républicain de la première heure", *Le Madawaska*, 25 juillet 1973, pp. 1-2, et l'*Encyclopédie du Canada* de Alain Stanké et Muriel Roy, vol. 1 p. 8.
- 3- Colin S. Macdonald (compilé par), *A Dictionary of Canadian Artists*, vol. 3, Paperbacks Publishing Ltd., Ottawa, 1971, pp. 742-743.
- 4- "L'aîné des médecins au Nouveau-Brunswick", *op.cit.*, p. 14. R.A. Tweedie et al., *Arts in New Brunswick*, Brunswick Press, Fredericton, 1967, p. 263.
- 5- Claude Roussel, *Les arts visuels*, dans Jean Daigle (sous la direction de) *Les Acadiens des Maritimes: études thématiques*, CEA, Moncton, 1980.
- 6- Claude Picard (1932-): il s'est orienté en peinture. Il développa la technique de la peinture en s'inscrivant d'abord à des cours par correspondance en art commercial. Durant ses études classiques - les années 50 - les pères Eudistes lui ont fourni comme studio, un espace dans la Tour du Collège Saint-Louis à Edmundston. Il y a réalisé plusieurs fresques qui ornent encore les murs de l'institution. Après ses cours, il fit un stage de trois ans en Europe et travailla dans des musées. Il vit présentement de son art et il reçoit souvent des commandes de portraits. Claude Roussel, *op.cit.*, p. 602.
- Albert Nadeau (1915-): il a suivi les traces du docteur Laporte et est resté attaché à la sculpture sur bois. Né à Saint-François, il débuta en sculpture à l'âge de huit ans. À 21 ans, il fut découvert par le docteur Laporte, qui l'aïda à organiser un atelier et sa première exposition solo au Musée du Nouveau-Brunswick, en février 1946. Il a travaillé avec Leonardo Ottina à Montréal et J.J. Bourgault à St-Jean-Port-Joli, au Québec, où il vit présentement. Il est membre de l'Association professionnelle des Artisans du Québec. Claude Roussel, *op.cit.*, p. 601 et Colin S. Macdonald, *op.cit.*, vol. 5, 1977, p. 1349.
- Claude Roussel (1930-): il a commencé par la sculpture. Même s'il n'a pas suivi de cours formels avec le docteur Laporte, il fut influencé par ce dernier durant la période 1945-1949. Roussel s'est détaché de l'influence du médecin sur le plan idéologique en se rapprochant des mouvements artistiques contemporains. Mais il est quand même resté proche de lui en gardant son "sens missionnaire" et en revenant dans le milieu pour y enseigner son art. Il est présentement professeur d'arts visuels au Centre universitaire de Moncton. Claude Roussel, *op.cit.*, p. 602.
- 7- Claude Roussel, *op.cit.*, p. 601.
- 8- *Ibid.*, p. 601. R.A. Tweedie et al., *op.cit.*, p. 263. Son travail, qui fut influencé partiellement par Philippe Hébert et Suzor Côté, est très réaliste et est fait sur du bas-relief. Il emploie plusieurs types de bois, du plâtre de Paris et du bosselage de métal.
- 9- L'écusson représente deux mains se serrant dans un geste d'amitié. "L'aîné des médecins au Nouveau-Brunswick", *op.cit.*, p. 14.
- 10- R.A. Tweedie et al., *op.cit.*, p. 263.
- 11- Il sortait du cercle local et organisait des expositions à l'extérieur. Albert Nadeau en profita, car ses travaux furent exposés dans la bibliothèque du Parlement à Fredericton en 1937 et en solo au Musée du N.-B. à Saint-Jean en 1946. Claude Roussel, *op.cit.*, p. 602.
- 12- Il s'agit de la publication "Apprenons à Sculpter / Let's Learn Woodcarving", tel que cité par Claude Roussel, *op.cit.*, p. 601.
- 13- "L'aîné des médecins au Nouveau-Brunswick", *op.cit.*, p. 14. "Décès d'un Républicain de la première heure", *op.cit.*, p. 2. L'Université Saint-Louis lui décerna un doctorat honorifique en arts en 1961.
- 14- "Décès d'un Républicain de la première heure", *op.cit.*, p. 2. R.A. Tweedie et al., *op.cit.*, p. 263. Colin S. Macdonald, *op.cit.*, vol 3, p. 742.

Nicole Lang



L'industrie forestière

Depuis plus d'un siècle, l'industrie forestière joue un rôle de premier plan dans le développement économique du Madawaska. L'exploitation intense de nos forêts et le nombre d'emplois générés par ce secteur en témoignent. Au 19^e siècle et au début du 20^e, un séjour aux chantiers l'hiver a souvent permis aux fermiers de boucler leur budget¹. Peu à peu, grâce à l'établissement de scieries et d'une usine de pâte à Edmundston, la coupe du bois prend de plus en plus d'importance. Plusieurs préfèrent délaissier la terre pour le travail à l'usine.

Selon certains auteurs², l'arrivée de la compagnie **James Murchie & Sons** et l'ouverture de leur scierie en 1888 marquent le début de l'industrialisation de la ville d'Edmundston. Située près de la rivière Madawaska, cette scierie emploie, au début du 20^e siècle, près de 75 hommes³. Le bois y est acheminé par la drave⁴ ou chemin de fer. Les propriétaires de lots boisés de la région profitent également de la venue de cette petite entreprise, car ils peuvent y écouler leur bois ou le faire scier⁵.

En 1911, la compagnie **Fraser Limited** achète la scierie **Murchie**. Cette compagnie gère alors des chantiers et des scieries dans l'est du Québec et au Nouveau-Brunswick⁶. Elle décide de maintenir la scierie **Murchie** en activité jusqu'en 1917⁷. L'année suivante, elle s'engage dans la fabrication de la pâte chimique. Une nouvelle usine de pâte au bisulfite

est construite à Edmundston. Environ 500 travailleurs, dont plusieurs sont originaires du Madawaska, sont embauchés⁸.

Au cours des années suivantes, la **Fraser** poursuit son expansion. En plus de faire l'acquisition de nouvelles terres forestières, elle investira des sommes considérables dans la construction d'usines de pâte chimique à Newcastle et Atholville, d'une usine de pâte mécanique et d'une cartonnerie à Edmundston et d'une usine pour la fabrication du papier à Madawaska dans l'état du Maine⁹. Toutes ces nouvelles additions entraîneront la création d'emplois.

Fraser Companies Limited sera donc, au 20^e siècle, l'un des pôles économiques de la région. On ne peut dissocier son histoire de celle de la ville d'Edmundston. Encore aujourd'hui, son influence marquante et sa position géographique, en plein centre-ville, rappellent aux gens qu'elle fait partie de leur vécu.

RÉFÉRENCES:

- 1- Les gens pratiquaient surtout une agriculture de subsistance. Chambre de Commerce d'Edmundston, **Edmundston, N.-B., chef-lieu de la "République du Madawaska"**, 1948, p. 5. Nicole Lang, **L'Impact d'une industrie: les effets sociaux de l'arrivée de la compagnie Fraser Limited à Edmundston, N.-B., 1900-1950**, Revue de la Société histori-

que du Madawaska, vol. XV, nos 1-2, janvier - juin 1987, p. 12.

- 2- Chambre de Commerce d'Edmundston, *op.cit.*, p. 5. Alexandre J. Savoie, *Un demi-siècle d'histoire acadienne*, Les Presses de l'Imprimerie Gagné Ltée, Montréal, 1976, p. 50.
- 3- Guy R. Michaud, *La paroisse de l'Immaculée-Conception, Edmundston, N.-B. 1880-1980*, Ateliers Marquis Ltée, Montmagny, mars 1980, p. 216. Nicole Lang, *op.cit.*, p. 12.
- 4- Drave (ou encore flottage du bois, la dérive): dans le langage des gens de chantier, la "drave" est la descente d'un train de bois, ou cage, le long d'une rivière, à l'époque des grandes crues du printemps. Les pièces de bois étaient ainsi dirigées jusqu'à la scierie. Sylva Clapin, *Dictionnaire canadien-français*, Presses de l'Université Laval, Québec,

1974 (édition originale 1894).

- 5- Guy R. Michaud, *op.cit.*, p. 203. Nicole Lang, *op.cit.*, p. 12.
- 6- Établie depuis 1877, cette compagnie portait, avant 1917, les noms suivants: **Donald Fraser & Sons Limited**, **F & M Lumber Limited**, **Fraser Lumber Company Limited** et **Fraser Limited**. Elle sera constituée légalement sous le nom de **Fraser Companies Limited**, le 27 juin 1917. Pour plus de détails concernant l'historique de cette compagnie, voir: Nicole Lang, *op.cit.*, chapitre 2, pp. 17-31.
- 7- Nicole Lang, *op.cit.*, p. 18.
- 8- *Ibid.*, p. 32.
- 9- *Ibid.*, chapitre 2, pp. 17-31.

Nicole Lang





La ploye de sarrasin

De nombreuses localités se spécialisent dans un mets qu'elles présentent comme typique du milieu et tellement savoureux au goût que même les non-initiés y mordent à pleines dents dès leur première dégustation. Pour certains, ce mets par excellence, c'est la poutine râpée; pour d'autres, c'est la soupe à la "baillarge", le "six-pâtes" ou quoi encore? Quant aux Madawaskayens, ils soutiennent avoir un mets très original, la "ploye", cette crêpe de farine de blé et de sarrasin qui, dit-on, n'a d'original que le nom sur l'origine duquel on avance quelques hypothèses. Pour avoir une bonne ploye, il faut brasser la pâte jusqu'à ce qu'elle émette le signal particulier du "poye, poye, poye"! D'autres pensent que ce nom plutôt bizarre vient du fait que des ployes "ploguent" vite un estomac (plug-bouchon)... Quoi qu'il en soit, la recette des "poyes" des Madawaskayens et celle des crêpes de sarrasin des Acadiens du Sud-Est et du Nord-Est sont très semblables. Par contre, la "ploye" a sa spécificité. Autrefois, on la faisait généralement à partir d'une levure que l'on conservait d'un repas à l'autre; elle servait surtout comme substitut au pain. Une vraie "ploye" ne doit pas être tournée pendant la cuisson, diront certains alors que d'autres affirment le contraire.

Les Madawaskayens ont-ils inventé la PLOYE? Sont-ce les Acadiens ou les Canadiens qui l'ont introduite au Nord-Ouest? Une religieuse hospitalière de Saint-Joseph en route pour le Mada-

waska en 1873 écrit dans son journal de voyage qu'une bonne paysanne de Cabano lui a servi, à elle et à ses compagnes, des crêpes faites sur le poêle et appelées "plogues ou ployes"... c'était un délice, ajoute-t-elle.

Que conclure de tout cela? Inventée au Madawaska ou non, la "ploye" fait partie intégrante de l'héritage madawaskayen. Mets des pauvres avant de devenir celui des touristes, la "pile de ployes" avait autrefois la place d'honneur sur la table des familles nombreuses. La ménagère qui savait faire de bonnes ployes pouvait se contenter d'une bonne cuisson de pain par semaine, ce qui lui épargnait beaucoup de temps et d'énergie. On raconte également que, pendant la crise des années 30, la ploye était le principal aliment des chômeurs et des petits salariés.

G. Desjardins



*Claude Poirard
1996*



Claude Ponsard
1896



Le sport au Madawaska

La pratique du sport au Madawaska remonte à la fin du siècle dernier. Dès les premières manifestations quelconques, les gens de ce coin de pays malgré la complexité de la vie agricole et forestière semblent avoir trouvé du temps pour se divertir et pratiquer quelques disciplines sportives.

Au début du siècle, les sports et les jeux furent coordonnés autour de quelques disciplines seulement: athlétisme, baseball, boxe et hockey. Par la suite, la formation d'associations, de ligues, d'organisation de tournois permit l'évolution de ces quatre grands sports au Madawaska. Vers 1920, plusieurs autres sports ont suivi un cheminement semblable; course de chevaux, badminton, tennis, golf, gymnastique et curling. On a même développé des catégories selon les âges pour répondre au besoin de toute la population. Tout cela fut accompagné par une augmentation proportionnelle de l'intérêt démontré par les joueurs d'abord, les spectateurs ensuite, et enfin les médias d'information. C'est ainsi que sont apparus la natation, le patinage artistique, le ski alpin, le ski de fond, etc. Les sports sont donc devenus une institution très importante pour notre milieu, qui a ainsi développé des infrastructures pour mieux permettre aux gens de se récréer et de s'adonner plus adéquatement à leur sport favori. C'est ainsi que le Stade de baseball, l'Aréna de Saint-Basile, le Club de golf, le Forum d'Edmundston, le Mont Farlagne, les piscines Lions et Richelieu virent le jour dans notre région.

Le Madawaska a un riche héritage d'équipes et d'individus qui ont goûté au succès et ont laissé une empreinte sur leur époque. Ils constituent en quelque sorte le Trésor du sport chez-nous.

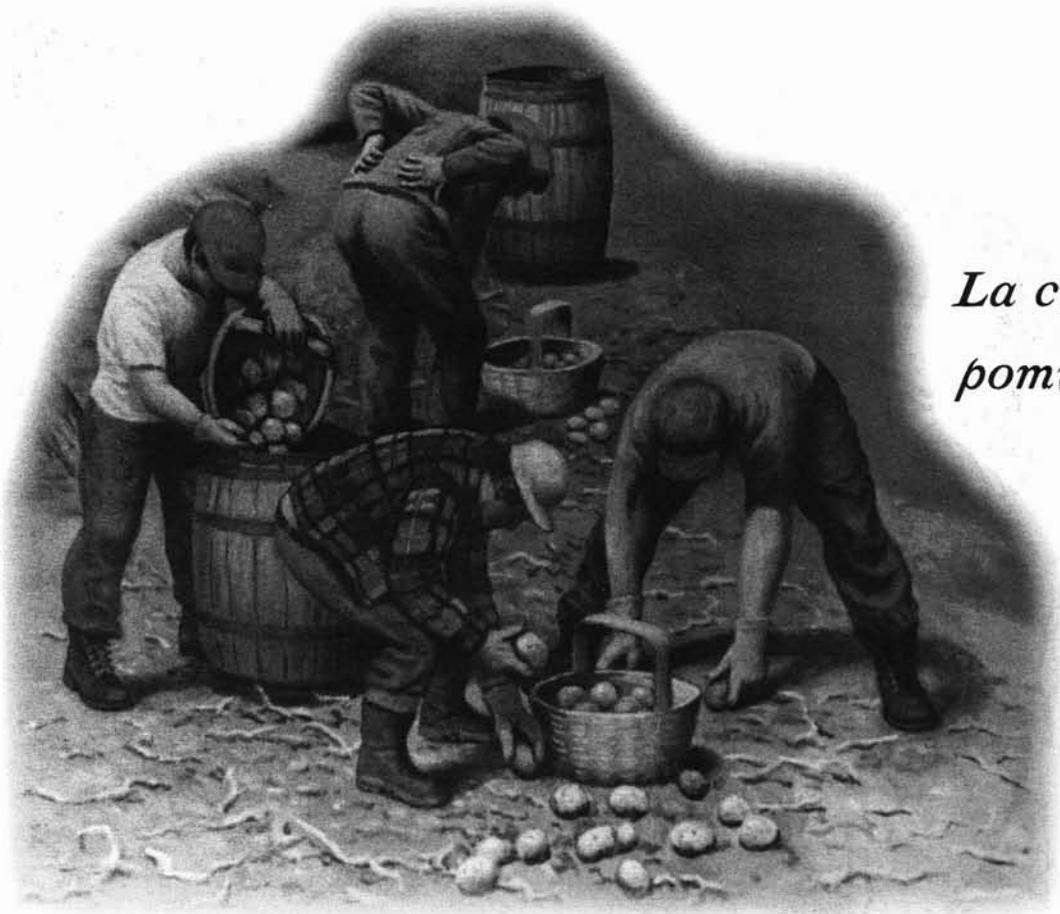
Le sport, de nos jours, touche la vie de pres-

que tous les madawaskayens. Les individus et leurs familles participent, les spectateurs assistent aux événements et regardent le sport à la télévision; les pages sportives sont lues quotidiennement et des communautés entières se réjouissent du succès des joueurs, des joueuses et des équipes qui les représentent. En somme, le sport est une partie importante de la vie au Madawaska.

J.-Guy Poitras



*Clément Poirand
1985*



La culture de la pomme de terre

La culture de la "patate" occupe un espace important dans les champs des premiers cultivateurs de la vallée du Saint-Jean. C'est du moins ce que l'on peut déduire des rares documents de l'époque. Notre première source date de 1799: les habitants de Saint-Basile de Madawaska réclament un prêtre résidant et promettent de lui donner chaque année "150 boisseaux de bled, 25 de pois, 25 d'avoine et 150 de patates". La correspondance des curés fournit également quelques bribes de renseignements sur la vie dans le milieu "J'aurai cette année environ 1 000 boisseaux de patates et je ne peux trouver à les vendre (...) il y a apparence que les patates sont bonnes pour la santé", écrit l'abbé L. Marcoux, le 13 avril 1818.

Au milieu du XIXe siècle, la culture de la pomme de terre prend une importance grandissante. À la première exposition régionale tenue le 20 octobre 1859 à Saint-Basile "sur les terres à Joseph Cyr à Michel", des prix sont donnés aux producteurs des meilleures "patates certifiées, hâtives et intermédiaires (Irish Cobler, Bliss Triumph, Keswick, Kennebec), patates certifiées tardives, patates de table". Avec l'avènement des chemins de fer, les fermiers s'orientent graduellement vers une agriculture spécialisée et commercialisée. *Le Moniteur Acadien* du 3 mai 1887 informe que les "Américains paient les patates 75cts. le quart". Alors,

comme aujourd'hui, la récolte est soumise aux aléas de la température. "La pourriture s'attaque aux patates et les fermiers se plaignent que leur récolte vaut à peine le trouble de la ramasser", lit-on dans *Le Moniteur Acadien* du 23 septembre 1887. Puisque ce malheur frappe surtout les producteurs du Maine, ceux du Madawaska canadien font de bonnes affaires. "Le chemin de fer du N.-B. a déjà transporté 80 000 boisseaux de patates aux États-Unis de la récolte de cet automne dans le Madawaska et les environs." (*Le Moniteur Acadien*, 27 septembre 1887).

Le "temps de patates" transforme dès lors la vie rurale de la vallée du Saint-Jean. De partout arrivent des ramasseurs inexpérimentés et très tôt courbaturés sinon éreintés par l'effort déployé pour remplir les barils bien alignés entre les rangs. D'autres s'affairent au transport des "quarts" (barils) jusqu'à la cave, nouveau type de bâtiment qui caractérise aujourd'hui les fermes des gros producteurs de patates spécialement dans la région de Saint-André, de Grand-Sault et de Drummond. Depuis quelques décennies, les cultivateurs de ces localités sont devenus de véritables spécialistes de la culture de la pomme de terre et sont équipés d'une machinerie ultra-moderne.

G. Desjardins



Claudio Pared
1985



L'artisanat: le tissage

Le tissage, le travail au métier, faisait partie des tâches habituelles des pionniers du Madawaska dans la première partie du 19^e siècle et de celles de leurs descendants dans les cent ans qui suivirent. Ce n'est que depuis environ un demi-siècle que ce travail domestique est perçu comme de l'artisanat, dans le sens moderne du mot, et que le métier à tisser ne se trouve qu'en de très rares foyers.

La fabrication de pièces au métier a cependant encore les mêmes exigences et ce sont toujours les femmes qui y excellent. Ces pièces tissées étaient de la toile de lin, de l'étoffe ou de la catalogue.

La toile de lin était tissée à partir de la "filasse" que l'on extrayait du lin, une plante textile qui possède dans sa tige des fibres très fortes qui, une fois filées, donnent un fil apte à fabriquer la toile, au métier à tisser. L'opération de base consiste à entrelacer à l'aide d'une navette les fils de chaîne, en longueur et les fils de trame, en largeur. Le tissu ainsi obtenu servait à faire chemises, draps, nappes ou essuie-mains.

L'étoffe, elle, était tissée à partir de la laine. Après la tonte du mouton, et une fois la laine lavée, on se servait de cardes pour la démêler. Les cardes étaient faites de deux planchettes de bois

emmanchées dans lesquelles étaient fixées des pointes fines en fer. On plaçait la laine sur une carder et avec l'autre on la peignait. Vers 1850, apparurent les moulins à carder où les fermiers pouvaient faire carder leur laine. La laine cardée, il fallait la filer pour donner aux fibres de laine la solidité et la longueur voulue; on enroulait en spirale en même temps qu'on joignait les fibres entre elles. Cette opération se faisait à l'aide du rouet. Le fil de laine produit était prêt pour le tissage de l'étoffe.

L'étoffe produite était enroulée sur une large planche en attendant que la tisseuse se fasse couturière et l'utilise pour fabriquer paletots, pantalons de travail, habits propres ou couvertures.

Une autre pièce d'artisanat produite au métier à tisser est la catalogue, qui est une laize ou une couverture de luxe. On en fabrique encore aujourd'hui au Madawaska et on peut en admirer dans des expositions d'artisanat. C'est une sorte de tissage dans lequel entrent du coton et des lanières de guenille. La laize servait beaucoup autrefois à orner le plancher et la couverture à garantir du froid, dans le lit.

Pour comprendre un peu ce qu'était le métier à tisser pour les Madawaskayens, surtout entre 1785

et 1850 environ, il faut savoir que ces intrépides pionniers confectionnaient presque tout, étant trop pauvres ou devant aller trop loin pour acheter des vêtements et d'autres lainages. Il faut aussi savoir que l'abbé Thomas Albert a écrit: "Dans toutes les maisons, le "métier" et le rouet étaient en honneur. La jeune fille qui n'avait pas tissé sa pièce au métier ne pouvait guère trouver un parti avantageux puisque la possession de cet art était la dot..."

Cet art, dans quelle mesure existe-t-il encore au Madawaska? Très peu dans les foyers. Mais il est plus que florissant dans les ateliers de "Madawaska Weavers" (Les tisserands du Madawaska), entreprise des demoiselles Gervais, à Saint-Léonard.

En effet, il s'y fait la confection de tissus de façon artisanale, c'est-à-dire sur des métiers à tisser comme autrefois. Mais, les propriétaires ont, le long des ans, perfectionné et raffiné cette confection. Elles veillent et participent à la transfor-

mation de milliers de verges de tissu en produits finis par quelque trente personnes à leur emploi, pour le tissage et la couture. Ainsi, à la production de cravates et de foulards surtout, dans les années 1940, l'entreprise a ajouté celle des jupes, des napperons, etc.

Ces produits confectionnés de façon artisanale par les Tisserands du Madawaska sont très recherchés pour leur grande qualité et leur beauté. Ils sont vendus à des merceries régionales, mais surtout à de grands magasins de Montréal, P.Q. et de Saint-Jean, N.-B. L'entreprise jouit donc d'une grande réputation et d'un haut prestige.

Voilà, très brièvement, ce que fut autrefois le tissage au métier, au Madawaska, et ce qu'il est aujourd'hui.

Guy R. Michaud
Le 15 février 1989



Claude Poirand
1986



La petite histoire de la musique au Madawaska

Il y eut dans notre région un goût sans cesse croissant pour le chant, la danse et la musique instrumentale. Au XIXe siècle, les jeunes filles qui fréquentaient l'Académie de Madawaska, dirigée par les Soeurs de la Charité entre 1858 et 1873, eurent la possibilité d'apprendre le piano. Les Hospitalières de Saint-Joseph continuèrent l'oeuvre lancée par leurs devancières et organisèrent de nombreuses séances de musique, de chant et de saynètes.

Au début du XXe siècle, un certain monsieur Martin, violoniste, a donné des cours de musique dans les écoles de la région. Le docteur P.H. Laporte et ses fils, le docteur Paul-Carmel et le photographe Sydney, ont apporté leur contribution musicale à la région en dirigeant des fanfares et une chorale. L'intérêt pour la musique connut un grand essor dans les années 30 grâce à Monsieur Léo Poulin. Embauché par la ville d'Edmundston pour s'occuper des fanfares, il fut un animateur des plus chevronnés, s'occupant des fanfares pour adultes et pour jeunes, garçons et filles.

La fanfare pour filles, en particulier, fit de Léo Poulin un véritable innovateur, car à l'époque on n'était pas habitué à voir des dames souffler dans un instrument à vent. Cette fanfare les prépara à participer aux orchestres de femmes dans l'armée (les KWAC) durant la dernière guerre mondiale.

Léo Poulin et ses musiciens participèrent à de nombreux concerts à Chicoutimi, Rimouski, Rivière-du-Loup et Woodstock (N.-B.) où le groupe remporta les honneurs d'un concours international en 1932. Monsieur Poulin organisa aussi des "Minstrel Shows", sorte de vaudeville musical très populaire à l'époque. Il fut également professeur de musique dans les écoles de la ville où il réussit à introduire le sujet aux examens de fin d'année. La musique eut pour ainsi dire ses lettres de créance à ce moment-là et fut reconnue au même titre que les autres sujets enseignés. De plus, Léo Poulin commença l'Harmonie d'Edmundston avec Louis-Joseph Lachance et les meilleurs musiciens de la région. L'activité musicale fut telle à cette époque qu'elle valut à Edmundston d'être reconnue comme la ville "la plus musicale" du Canada; cette enviable réputation fut véhiculée pendant longtemps par les dépliants et les bouquins touristiques qui ont parlé de notre coin de pays.

La succession de Monsieur Poulin fut assurée par Louis-Joseph Lachance. En plus de donner des cours privés de chant et de piano à sa résidence et au collège Saint-Louis, il occupa le poste de maître de chapelle à la cathédrale d'Edmundston. Il enseigna pendant un certain temps la musique dans les écoles de la ville. Avec le concours des membres de la chorale de la paroisse Immaculée-Conception

et de chanteuses d'autres paroisses, Monsieur Lachance monta plusieurs opérettes qui connurent un franc succès. Ces opérettes furent jouées dans l'ancienne salle Saint-Louis, le "Drill Hall" des baraques militaires qu'occupait le Collège; c'était la seule grande salle de concert disponible à la fin des années 40. Mentionnons parmi ces opérettes "Royal dindon" et "Les Cloches de Corneville" qui exigèrent trois représentations.

Un autre domaine qui suscita un goût pour la musique classique et dont L.-J. Lachance s'occupa pendant plusieurs années furent les "Community Concerts". Ces concerts parrainés par la *Columbia Records* ont amené chez nous de grands artistes internationaux.

Le chant choral a également connu une effervescence surtout grâce à l'initiative des maisons d'enseignement tenues par des religieux et religieuses. Leurs concerts ont souvent mis en valeur les plus beaux aspects de cet art musical: le chant grégorien, le "negro spiritual", le folklore canadien-français et le chant classique. Au début des années 80, Monsieur Hercule Pelletier, organiste, fonda un chœur de chant "Les Balladins du dimanche" dont les concerts furent reconnus pour leur excellence.

Il y eut même un intérêt pour le ballet dans notre coin de pays. Soeur Larose fonda au Collège Maillet une école de ballet dirigée par une Française, Mlle Landon. À Edmundston, Mlle Janice Lecouffé dirigea une école privée de ballet au début des années 60.

Une école de danse folklorique est fondée en 1955 au Collège Maillet par Soeur Henriette Raymond, directrice de la célèbre et dynamique "Troupe folklorique du Madawaska". Vint par la suite le groupe des "Danseurs de la Vallée" dirigé par Richard Therrien, ancien élève de Soeur Raymond. Ces deux troupes sont reconnues comme les ambassadrices de la République en Amérique et en Europe.

Il y a également au Madawaska un attrait très marqué pour les danses populaires: le jazz, le rock, le genre western, mêlé au folklore traditionnel. Ce dernier genre demeure très en vogue dans les soirées des clubs d'Âge d'or des diverses paroisses du Nord-Ouest.

Il convient de mentionner que le poste C.J.E.M. consacra, il y a quelques années, un programme radiophonique hebdomadaire aux talents locaux. Ce programme "Au pays du Madawaska" eut parmi les artistes invités, Jeanne Landry, pianiste et chanteuse, Carmelle Gaudreau mezzo, Omer Cormier, violoniste, Alice Picard, trompettiste et beaucoup

d'autres.

Sous la direction du premier supérieur du Collège Saint-Louis, le Père Simon Larouche, eudiste, l'Harmonie d'Edmundston connut un franc succès. Par la suite, l'orchestre fut dirigé par Georges Guerrette, gérant du poste C.J.E.M., puis par le Père Camille Albert, eudiste.

Les festivals de musique, initiative de Madame Audrey Côté-Saint-Onge, eurent également un impact important sur la formation des jeunes. Les plus âgés se souviendront du premier festival qui se déroula en 1948 dans la salle Saint-Louis des baraques. Après quelques années de franc succès, les festivals connurent une éclipse, puis une renaissance au début des années 60 grâce à John Vallilée. Les festivals mettaient l'accent sur le piano, le chant et la danse. Depuis la fondation, par Roger Ouellette, comptable, de l'École Richelieu en 1975, les jeunes peuvent s'initier à d'autres instruments de musique: les bois et les cuivres ont fait leur apparition.

Enfin et non les moindres, deux écoles de violons furent fondées par l'abbé Lionel Daigle, curé de Clair maintenant à sa retraite. Il donna des cours gratuitement, d'abord aux "Jeunes violonistes de Clair", puis maintenant aux "P'tits violons de Saint-Basile". Depuis sa résidence au Couvent, l'abbé Daigle accueille comme élèves les enfants de la Maternelle aussi bien que les adultes. Pour sa contribution généreuse au monde musical de la région, le "Père Daigle" a reçu une médaille de Madame Jeanne Sauvé, gouverneure générale du Canada.

Les gens de la vallée supérieure du Saint-Jean aiment la musique, le chant et la danse et ils l'expriment avec entrain depuis 1979 lors de la Foire Brayonne annuelle que Richard Therrien décrit ainsi:

La "Brayonnerie", c'est le "reel", le quadrille et la gigue; c'est une "swing" à gauche, une "swing" à droite; c'est violon, chanson, musique; c'est la grande fête populaire annuelle, la Foire Brayonne qui fait éclater l'âme du peuple, la joie de notre héritage culturel. Notre folklore, on le mange, on le conte, on le chante, on le danse. Place à la fête... Pendant quelques jours, la ville du "P'tit-Sault", capitale de la République du Madawaska, se transforme en un vaste terrain de jeux, en une immense piste de danse. Les Danseurs de la Vallée, nos poètes du mouvement, viennent nous raconter l'âme de notre coin de pays. Ils nous offrent un spectacle éblouissant, riche en couleurs. La "Brayonnerie", c'est également Monsieur Typique, notre mascotte, le personnage de la fête. Il allume les sourires et distribue joie et bonheur à la foule.

Claude Picard



La sucrerie ou l'érablière

Les Acadiens et les Canadiens qui s'établissent au Madawaska à la fin du XIXe siècle y implantent les traditions et coutumes héritées de leurs ancêtres dans la mesure où l'environnement le leur permet. Or, les forêts d'érable du Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick se prêtent bien au développement d'une petite industrie connue au Québec et en Acadie sous le nom de sucrerie.

Qui a organisé la première sucrerie dans la région? Nul ne le sait. Nous savons cependant que Jean-Baptiste Cyr (Crock), ancêtre des Cyr du Madawaska, exploitait une érablière dans la région des Pays-Bas avant l'arrivée des Loyalistes en 1783. Le Rév. D.J. Leblanc, curé de Central Kingsclear, écrit à P.-L. Mercure, le 30 octobre 1900.

"La tradition nous raconte quelque chose de bien intéressant quant à l'origine du nom de Crock. Le vieux Jean-Baptiste avait épuisé les érables du pays pour charger un vaisseau qui s'en allait en France (...) Néanmoins nos Acadiens se réjouissaient en pensant Français: "vont-ils en avoir de quoi croquer!" Ils étaient loin de penser que le nom leur resterait." (Papiers P.-L. Mercure)

Les "Cros" et d'autres Acadiens et Canadiens ont continué au Madawaska la coutume d'entailler les érables au printemps, de faire du sucre et de la "tire sur la neige". Dans leur rapport de 1831, les deux Américains J.G. Dean et E. Kavanagh déclarent que les Madawaskayens "fabriquent le sucre d'érable en grande quantité" et que leur façon de marquer les limites des propriétés s'applique même à leurs sucreries.

Jusqu'à ces toutes dernières années, nos érablières madawaskayennes étaient de type familial et très rustiques; elles faisaient, néanmoins, partie du décor madawaskayen et attiraient de joyeux rassemblements aux beaux jours du printemps. Aujourd'hui, certaines sont très sophistiquées, s'orientent vers la commercialisation et le marché international. Ces érablières ultra-modernes ont l'avantage d'être faciles d'accès et de favoriser les rencontres de groupes jeunes et moins jeunes, bien portants ou handicapés. Nombreux sont ceux qui peuvent goûter aux délices des "sucreries comme dans les jours d'antan".

G. Desjardins

Membres honoraires de la Société historique du Madawaska

M. Jean-Louis BOUCHER Edmundston NB
M. Normand CARRIER Edmundston NB
† M. Oneil COUTURIER Edmundston NB
Rév. Eymard DESJARDINS Edmundston NB
Mgr Ernest LANG Saint-Basile NB
M. Claude PICARD Saint-Basile NB
M. Marcel SORMANY Edmundston NB

Membres à vie de la Société historique du Madawaska

(au 28 février 1989)

Ms. Bernette ALBERT Madawaska ME
Dr et Mme D.J. ALBERT Edmundston NB
M. Jacques ALBERT Edmundston NB
Mme Anne ALBERT-LEVESQUE Tracadie NB
M. Adrien BÉRUBÉ Edmundston NB
M. Benoît BÉRUBÉ Edmundston NB
M. Guy E. BOUCHARD Edmundston NB
M. Paul G. BOURGOIN Grand-Sault NB
M. Maurice BOURQUE Edmundston NB
La Caisse Populaire d'Edmundston Ltée Edmundston NB
La Caisse Populaire de Saint-Basile Saint-Basile NB
La Caisse Populaire Pâte-et-Papier Edmundston NB
Dr Jeannot CASTONGUAY Edmundston NB
Mrs. Géraldine CHASSÉ Madawaska ME
Mme Jeanne CHIASSON Edmundston NB
M. Léandre CHIASSON Edmundston NB
M. Oneil CLAVET Edmundston NB
M. le sénateur Eymard CORBIN Ottawa ON
Dr Jacques CORBIN Edmundston NB
M. Mathieu et Mme Lucie-Anne CORMIER Campbellton NB
M. Normand CORNO Saint-Jacques NB
Mad. Lisa COTÉ Edmundston NB
M. J. Marco Daniel COUTURIER Saint-Basile NB
Mad. Rolande COUTURIER Edmundston NB
† Mme Almida CYR Saint-Basile NB
M. Alphée et Mme Jeannine CYR Saint-Basile NB
M. Ernest-Léo CYR Montréal QC
Me Jean-François CYR Edmundston NB
Mme Patricia CYR Saint-André NB
M. Roland CYR Edmundston NB
Mad. Ursule CYR Saint-Basile NB
M. Jérôme DAIGLE Baker-Brook NB
Rév. Lionel DAIGLE Saint-Basile NB
M. Péa A. DAIGLE Edmundston NB
Mme Bernadette DAIGLE-RYAN Ottawa ON
M. Éloi DEGRACE Caracquet NB
Sr Georgette DESJARDINS Saint-Basile NB
M. Gérard DESJARDINS Dieppe NB
Rév. Victor DIONNE Saint-Basile NB
Mgr Gérard DIONNE Edmundston NB
M. Alonzo DOIRON Saint-Basile NB
Mr. Francis G. DOUCETTE Concord NH
Rév. J. François DRAPEAU Notre-Dame-du-Lac QC
M. Carmon DUBÉ Edmundston NB
Mad. Marie-Élisa FERRAN Edmundston NB
M. Charles FOURNIER Edmundston NB
Mad. Léoncie FOURNIER N.-D. de l'Île-Perrot QC
M. Pierre FOURNIER Edmundston NB
M. Richard FOURNIER Vancouver BC
La compagnie FRASER Inc Edmundston NB
M. Aimé GAGNON Matane QC
Rév. Narcisse GAGNON Saint-Léonard (Parent) NB
Ms. Yvonne GAGNON Lewiston ME
M. Marcel GARVIE Bertrand NB
M. Ernest HÉBERT Edmundston NB
M. Réjean LABRIE Edmundston NB
Mgr Fernand LACROIX Québec QC
M. Robert et Mme Claire LAFLAMME Edmundston NB
M. Jean-Marc LAFONTAINE Edmundston NB
M. Léon LAFOREST Grand-Sault NB
Mme Gloria LAJOIE Edmundston NB
M. Lionel H. LAJOIE Edmundston NB
M. Léopold LANG Edmundston NB
Mgr Urbain LANG, P.H. Drummond NB
Mme Colette LAVOIE Edmundston NB
M. Eudore LAVOIE Saint-Basile NB
M. Roger J. LAVOIE Saint-Léonard NB
M. Raymond LEBLANC Saint-Basile NB
† Mgr Camille V. LECLERC Grand-Sault NB
M. Maurice A. LÉGER Shédiac NB
M. Pierre LEGRESLEY Grande-Anse NB
Mme Aurèle LEVESQUE Edmundston NB
† Rév. Claude LEVESQUE Edmundston NB
Rév. Lucien LEVESQUE Grand-Sault NB
M. Jean-Marie et Mme Denise LONG Fredericton NB
Mme Marguerite MAILLET Moncton NB
Mr. Albert MARTIN Pasadena CA
Dr Gérald MARTIN Ville Île-Perrot QC
† M. Georges MICHAUD Gatineau QC
Rév. Napoléon MICHAUD Saint-Basile NB
† M. Raymond MICHAUD Edmundston NB
Mme Vitaline MICHAUD Baker-Brook NB
Le Musée du Madawaska Edmundston NB
Rév. Laurent NADEAU Grand-Sault NB
M. Léopold OUELLET Edmundston NB
M. Norman J. PELLETIER Verret NB
Mr. Rudolph T. PELLETIER Madawaska ME
Mme Germaine PICHETTE Edmundston NB
† Dr Louis-Philippe PICHETTE Edmundston NB
Rév. Armand PLOURDE Kedgwick NB
Mad. Monique PLOURDE Edmundston NB
M. Jean-Guy POITRAS Edmundston NB
M. et Mme Pius R. POWERS Nepean ON
M. Francis RICE Edmundston NB
Mme Marie-Ange RICE Edmundston NB
M. Armand SAINTONGE Fredericton NB
† Dr Alexandre J. SAVOIE Edmundston NB
Sr Anne-Marie SAVOIE, rnsj Bathurst NB
M. le sénateur Jean-Maurice SIMARD Ottawa ON
M. Gilmon et Mme Huguette SMYTH Saint-Basile NB
La Société Généalogique du N.-B. Fredericton NB
Mme Vicky SORMANY Edmundston NB
M. Conrad SOUCY Saint-Basile NB
La supérieure provinciale Bathurst NB
Mad. Donata THÉRIAULT Fredericton NB
Rév. Léo R. THÉRIAULT Grand-Sault NB
† M. Yves THÉRIAULT Rawdon QC
M. Clément THERRIAULT Edmundston NB
M. Michel et Mad. Odette THERRIAULT Saint-Louis-de-Kent NB
M. Adrien THERRIEN Oromocto NB
M. Roy THERRIEN Saint-Basile NB
Mad. Georgette THIBODEAU Edmundston NB
M. François VIOLETTE Edmundston NB
M. Rino et Mme Jo-Anne VOLPÉ Edmundston NB

† La Société historique du Madawaska honore ses membres décédés en marquant leurs noms d'une croix

Courrier de deuxième classe
Enregistrement No 6304
Publiée 4 fois par année